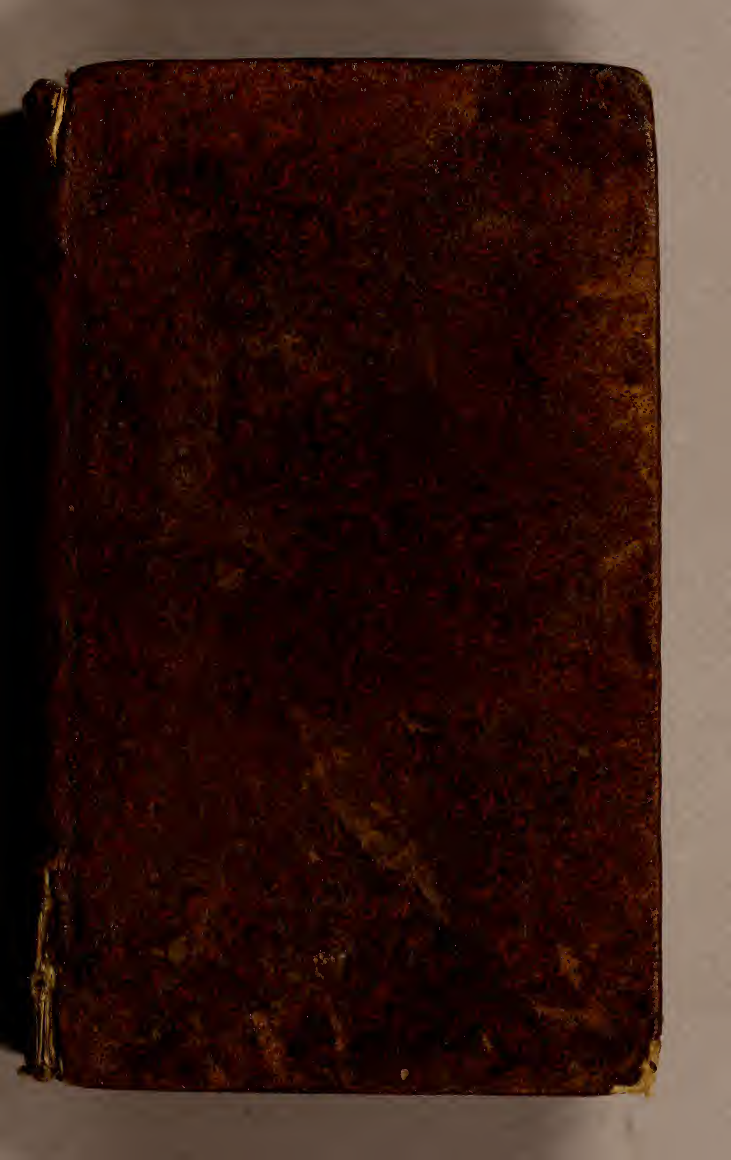
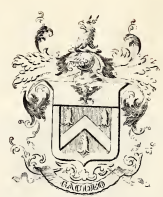
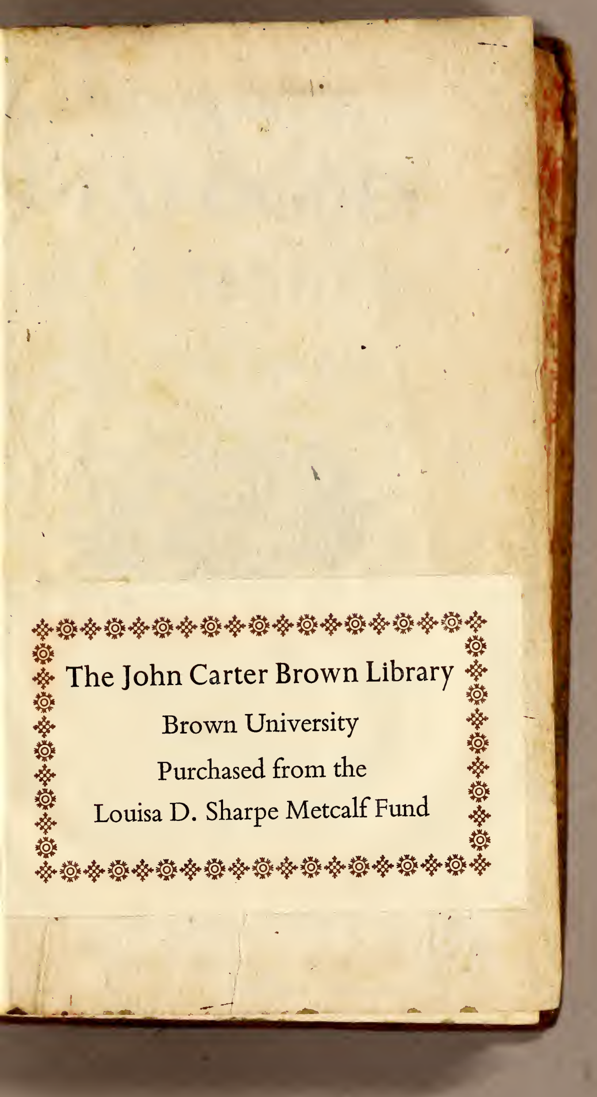
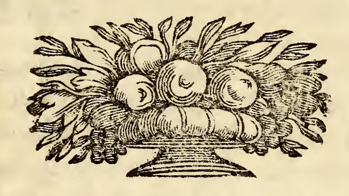






NOUVEAUX DIALOGUES DES MORTS.

SECONDE PARTIE.



A PARIS,
Chez C. Blageart, dans la Court-neuve du Palais, au Dauphin.
Et G. Quinet, au Palais, dans la Galerie des Prisonniers, à l'Ange Gabriel.

M. DC. LXXXIII.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.



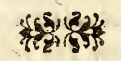
AU LECTEUR.

L'Impression de cette Seconde Partie des Dialogues des Morts, a esté retardée par diverses rencontres, dont le détail seroit fort indiférent au Public. J'ay suivy le dessein de la Premiere Partie, & mesme l'ordre des trois especes de Dialogues. Le premier Tome a esté si heureux, que quoy que je souhaite plus de mérite à celuy-cy, pour me rendre digne de l'indulgence qu'on a euë pour moy, je ne luy souhaite pas plus de bonheur. Il pourra en avoir beaucoup moins, & estre en-

core traité assez favorablement. Je n'y ay rien négligé, ny pour le choix des Matieres, ny pour celuy des traits d'Histoire, ny pour celuy des Personnages, ny pour la diction. On m'avoit reproché qu'elle estoit négligée ; j'ay tâché à me corriger de ce defaut, autant que me l'a pû permetitre l'extréme naiveté dont le Dialogue doit estre. Quelques Personnes, mais peu, ce me semble, avoient dit que les assortimens des Personnages estoient quelquefois trop bizarres, celuy d'Auguste & d'Arétin, par exemple. J'avouë que je n'ay pas remedié à cela ; mais je prie ceux qui ont fait cette Critique, de vouloir bien considérer, que souvent tout l'agrément d'un Dialogue, s'il y en a, consiste dans la bizarrerie de cet assortiment ; qu'elle donne moyen d'offrir à l'esprit des raports qu'il n'a-

voit peut-estre pas apperçûs, & qui aboutissent toûjours à quelque moralité; que j'ay Lucien pour modele & pour garant, & qu'enfin tout le monde se rencontre dans les Champs Elisées. Ce n'est pas que je n'aye mis quelquefois ensemble des Personnages assez semblables, mais encore a-t-il falu faire naître entr'eux des oppositions; il faut toûjours du contraste, comme disent les Peintres. J'ay prétendu garder les caracteres, je ne sçay si je l'ay fait. Il y en a de certains qui ne sont point marquez dans l'Histoire par aucun trait considérable; j'ay usé de ceux-là selon le besoin que j'en ay eu, mais je me suis assujetty aux autres. A cela pres, que tous mes Morts sont un peu raisonneurs, & qu'ils sçavent des choses qu'ils n'ont pû apprendre que dans la conversa-

tion d'autres Morts, je croy qu'on les peut reconnoistre pour ce qu'ils estoient pendant leur vie. S'ils ont changé de sentimens apres leur mort, on en est instruit par eux-mesmes. Raphael d'Urbin qui estoit un grand Peintre, parle icy d'autre chose que de peinture; mais beaucoup d'habiles Gens m'ont assuré qu'ils en avoient encore conçû une plus grande idée que celle d'un grand Peintre, & qu'il n'y avoit rien de trop élevé, pour estre mis dans la bouche de Raphael d'Urbin. Le Public m'apprendra, ou excusera mes fautes mieux que personne.



TITRES ET SUJETS des Dialogues contenus dans ce Volume.

DIALOGUES DE MORTS ANCIENS.

DIALOGUES
DE MORTS ANCIENS
AVEC DES MODERNES.

DIALOGUES DE MORTS MODERNES.

Page 165. l. 7. au lieu de *nostre Païs*, lisez, *du Païs*.

Extrait du Privilege du Roy.

PAR Grace & Privilege du Roy, donné à Chaville le 8. Janvier 1682. Signé, Par le Roy en son Conseil, DUGONO; Il est permis à C. Blageart, Imprimeur-Libraire, d'imprimer, vendre & debiter, un Livre intitulé, DIALOGUES DES MORTS, pendant le temps de six années, à compter du jour que ledit Livre sera achevé d'imprimer pour la premiere fois: Et défenses sont faites à tous autres Imprimeurs & Libraires, de l'imprimer, faire imprimer, vendre & debiter, sans le consentement de l'Exposant, ou de ceux qui auront droit de luy, à peine aux Contrevenans d'amende arbitraire, confiscation des Exemplaires contrefaits, & de tous despens, dommages & interests, ainsi que plus au long il est porté par ledit Privilege.

Registré sur le Livre de la Communauté le 31. Aoust 1682. Signé, ANGOT, Syndic.

Ledit C. Blageart a associé au présent Privilege G. Quinet Marchand Libraire à Paris, & T. Amaulry Marchand Libraire à Lyon, pour en joüir ensemblement, suivant l'accord fait entr'eux.

Acheve dimprimer le 11. Septembre 1683.

DIALOGUES

DE

MORTS ANCIENS.



DIALOGUE I.

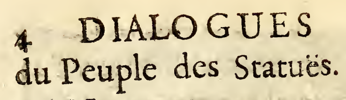
HEROSTRATE, DEMETRIUS DE PHALERE.

HEROSTRATE.

TRois cens ſoixante Statuës élevées dans Athénes à voſtre honneur! C'eſt beaucoup.

DEMETRIUS.

Je m'eſtois ſaiſy du Gouvernement; & apres cela, il eſtoit aſſez aiſé d'obtenir



du Peuple des Statuës.

HEROSTRATE.

Vous eſtiez bien content de vous eſtre ainſi multiplié vous-meſme trois cens ſoixante fois, & de ne rencontrer que vous dans toute une Ville?

DEMETRIUS.

Je l'avouë ; mais helas! cette joye ne fut pas d'aſſez longue durée. La face des Affaires changea. Du jour au lendemain, il ne reſta pas une ſeule de toutes mes Statuës. On les abatit, on les briſa.

HEROSTRATE.

Voila un terrible revers; Et qui fut celuy qui fit cette belle Expédition?

DEMETRIUS.

Ce fut Demétrius-Poliorcete, Fils d'Antigonus.

HEROSTRATE.

Demétrius-Poliorcete! J'aurois bien voulu estre en sa place. Il y avoit beaucoup de plaisir à abatre un si grand nombre de Statuës faites pour un mesme Homme.

DEMETRIUS.

Un pareil souhait n'est

digne que de celuy qui a brûlé le Temple d'Ephese. Vous conservez encore vostre ancien caractere.

HEROSTRATE.

On m'a bien reproché cet embrazement du Temple d'Ephese ; toute la Gréce en a fait beaucoup de bruit ; mais en verité, cela est pitoyable, on ne juge guére sainement des choses.

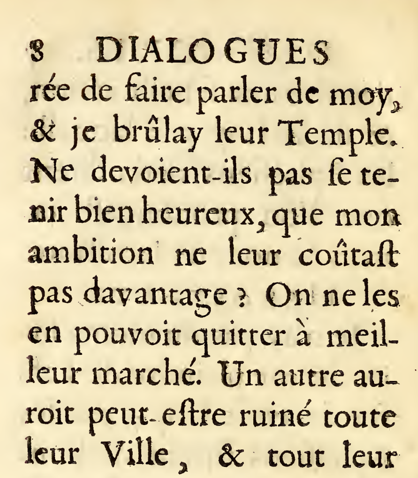
DEMETRIUS.

Je suis d'avis que vous vous plaigniez de l'injustice qu'on vous a faite de

détester une si belle action, & de la Loy par laquelle les Ephésiens défendirent que l'on prononçast jamais le nom d'Herostrate.

HEROSTRATE.

Je n'ay pas du moins sujet de me plaindre de l'effet de cette Loy ; car les Ephésiens furent de bonnes Gens, qui ne s'apperçûrent pas que défendre de prononcer un Nom, c'estoit l'immortaliser. Mais leur Loy mesme, surquoy estoit-elle fondée ? J'avois une envie démesu-


rée de faire parler de moy, & je brûlay leur Temple. Ne devoient-ils pas se tenir bien heureux, que mon ambition ne leur coûtast pas davantage ? On ne les en pouvoit quitter à meilleur marché. Un autre auroit peut-estre ruiné toute leur Ville, & tout leur Etat.

DEMETRIUS.

On diroit, à vous entendre, que vous estiez en droit de ne rien épargner, pour faire parler de vous, & que l'on doit compter

pour des graces, tous les maux que vous n'avez pas faits.

HEROSTRATE.

Il eſt facile de vous prouver le droit que j'avois de brûler le Temple d'Epheſe. Pourquoy l'avoit-on bâty avec tant d'art & tant de magnificence? Le deſſein de l'Architecte n'eſtoit-il pas de faire vivre ſon nom?

DEMETRIUS.

Apparemment.

HEROSTRATE.

Hé-bien, ce fut pour faire

vivre aussi mon nom que je brûlay ce Temple.

DEMETRIUS.

Le beau raisonnement! Vous est-il permis de ruiner pour vostre gloire les Ouvrages d'un autre?

HEROSTRATE.

Oüy. La vanité qui avoit élevé ce Temple par les mains d'un autre, l'a pû ruiner par les miennes. Elle a un droit légitime sur tous les Ouvrages des Hommes; elle les a faits,

& elle les peut détruire. Les plus grands Etats meſme n'ont pas ſujet de ſe plaindre qu'elle les renverſe, quand elle y trouve ſon compte; ils ne pourroient pas prouver une origine indépendante de la vanité. Un Roy, qui pour honorer les Funérailles d'un Cheval, feroit raſer la Ville de Bucéphalie, luy feroit-il une injuſtice? Je ne le croy pas, car on ne ſongea à bâtir cette Ville, que pour aſſurer la mémoire de Bucéphale; &

par conséquent elle est affectée à l'honneur des Chevaux.

DEMETRIUS.

Selon vous, rien ne seroit en sûreté. Je ne sçay si les Hommes mesme y seroient.

HEROSTRATE.

La vanité se jouë de leurs vies ainsi que de tout le reste. Un Pere laisse le plus d'Enfans qu'il peut, afin de perpétuer son nom. Un Conquérant, afin de perpétuer le sien, extermine

le plus d'Hommes qu'il luy eſt poſſible.

DEMETRIUS.

Je ne m'étonne pas que vous employiez toutes ſortes de raiſons pour ſoûtenir le party des Deſtructeurs; mais enfin ſi c'eſt un moyen d'établir ſa gloire, que d'abatre les Monumens de la gloire d'autruy, du moins il n'y a pas de moyen moins noble que celuy-là.

HEROSTRATE.

Je ne ſçay s'il eſt moins noble que les autres; mais

je ſçay qu'il eſt neceſſaire qu'il ſe trouve des Gens qui le prennent.

DEMETRIUS.

Necéſſaire!

HEROSTRATE.

Aſſurément. La Terre reſſemble à de grandes Tablettes, où chacun veut écrire ſon nom. Quand ces Tablettes ſont pleines, il faut bien effacer les noms qui y ſont déja écrits, pour y en mettre de nouveaux. Que ſeroit-ce, ſi tous les Monumens des Anciens ſubſiſtoient? Les Modernes

n'auroient pas où placer les leurs. Pouviez-vous esperer que vos trois cens soixante Statuës fussent longtemps sur pied? Ne voyiez-vous pas bien que vostre gloire tenoit trop de place?

DEMETRIUS.

Ce fut une plaisante vangeance que celle que Demétrius-Poliorcete exerça sur mes Statuës. Puis qu'elles estoient une fois élevées dans toute la Ville d'Athénes, ne valoit-il pas autant les y laisser?

HEROSTRATE.

Oüy ; mais avant qu'elles fussent élevées, ne valoit-il pas autant ne les point élever ? Ce sont les Passions qui font, & qui défont tout. Si la raison dominoit sur la Terre, il ne s'y passeroit rien. On dit que les Pilotes craignent au dernier point ces Mers pacifiques où l'on ne peut naviger, & qu'ils veulent du vent, au hazard d'avoir des tempestes. Les Passions sont chez les Hommes des vents qui

ſont neceſſaires, pour mettre tout en mouvement, quoy qu'ils cauſent ſouvent des orages.



DIALOGUE II.

CALLIRHEE,
PAULINE.

PAULINE.

POur moy, je tiens qu'une Femme eſt en péril dés qu'elle eſt aimée avec ardeur. Dequoy un Amant paſſionné ne s'aviſe-t-il pas pour arriver à ſes fins? J'avois longtemps réſiſté à Mundus, qui eſtoit un jeune Romain fort

bien fait; mais enfin il remporta la victoire par un ſtratagéme. J'eſtois fort devote au Dieu Anubis. Un jour une Prêtreſſe de ce Dieu me vient dire de ſa part qu'il eſtoit amoureux de moy, & qu'il me demandoit un rendez-vous dans ſon Temple. Maîtreſſe d'Anubis! Figurez-vous quel honneur. Je ne manquay pas au rendez-vous, j'y fus reçeuë avec beaucoup de marques de tendreſſe; mais à vous dire la verité, cet

Anubis, c'eſtoit Mundus. Voyez ſi je pouvois m'en défendre. On dit bien que des Femmes ſe ſont renduës à des Dieux déguiſez en Hommes, & quelquefois en Bêtes; à plus forte raiſon devra-t-on ſe rendre à des Hommes déguiſez en Dieux.

CALLIRHEE.

En verité, les Hommes ſont bien remplis d'artifice. J'en parle par expérience, & il m'eſt arrivé preſque la meſme avanture qu'à vous. J'eſtois une

jeune Fille de la Troade, & ſur le point de me marier, j'allay, ſelon la coûtume du Païs, accompagnée d'un grand nombre de Perſonnes, & fort parée, offrir ma virginité au Fleuve Sçamandre. Apres que je luy eus fait mon compliment, voicy Scamandre qui ſort d'entre ſes roſeaux, & qui me prend au mot. Je me crûs fort honorée, & peut-eſtre n'y eut-il pas juſqu'à mon Fiancé qui ne le cruſt auſſi. Tout le monde ſe tint dans un ſi-

lence reſpectueux ; mes Compagnes envioient ſecretement ma felicité, & Scamandre ſe retira dans ſes roſeaux quand il voulut. Mais combien fus-je étonnée un jour que je rencontray ce Scamandre qui ſe promenoit dans une petite Ville de la Troade, & que j'appris que c'eſtoit un Capitaine Athénien, qui avoit ſa Flote ſur cette Coſte-là !

PAULINE.

Quoy? Vous l'aviez donc pris pour le vray Scamandre ?

CALLIRHEE.

Sans-doute.

PAULINE.

Et eſtoit-ce a mode en voſtre Païs, que le Fleuve acceptaſt les offres que les Filles à marier luy venoient faire?

CALLIRHEE.

Non; & peut-eſtre s'il euſt eu coûtume de les accepter, on ne les luy euſt pas faites. Il ſe contentoit des honneſtetez qu'on avoit pour luy, & n'en abuſoit pas.

PAULINE.

Vous deviez donc bien avoir le Scamandre pour ſuſpect.

CALLIRHEE.

Pourquoy ? Une jeune Fille ne pouvoit-elle pas croire que toutes les autres n'avoient pas eu aſſez de beauté pour plaire au Dieu, ou qu'elles ne luy avoient fait que de fauſſes offres, auſquelles il n'avoit pas daigné répondre ? Les Femmes ſe flatent ſi aiſément. Mais vous, qui ne voulez pas que j'aye eſté

la

la Dupe du Scamandre, vous l'avez bien eſté d'Anubis.

PAULINE.

Non pas tout-à-fait. Je me doutois un peu qu'Anubis pouvoit eſtre un ſimple Mortel.

CALLIRHEE.

Et vous l'allaſtes trouver? Cela n'eſt pas excuſable.

PAULINE.

Que voulez-vous? J'entendois dire à tous les Sages, que ſi l'on n'aidoit ſoy-meſme à ſe tromper,

on ne goûteroit guére de plaiſirs.

CALLIRHEE.

Bon ; aider à ſe tromper ! Ils ne l'entendoient pas apparemment dans ce ſens-là. Ils vouloient dire que les choſes du monde les plus agreables, ſont dans le fond ſi minces, qu'elles ne toucheroient pas beaucoup, ſi l'on y faiſoit une refléxion un peu ſérieuſe. Les plaiſirs ne ſont pas faits pour eſtre examinez à la rigueur, & on eſt tous les jours réduit à leur paſ-

ser bien des choses, sur lesquelles il ne seroit pas à propos de se rendre difficile. C'est là ce que vos Sages ...

PAULINE.

C'est aussi ce que je veux dire. Si je me fusse renduë difficile avec Anubis, j'eusse bien trouvé que ce n'estoit pas un Dieu; mais je luy passay sa Divinité sans vouloir l'examiner trop curieusement. Et où est l'Amant dont on souffriroit la tendresse, s'il faloit qu'il essuyast un examen de nôtre raison?

CALLIRHEE.

La mienne n'estoit pas si rigoureuse. Il se pouvoit trouver tel Amant, qu'elle eust consenty que j'aimasse ; & enfin il est plus aisé de se croire aimée d'un Homme sincere & fidelle, que d'un Dieu.

PAULINE.

De bonne-foy, c'est presque la mesme chose. J'eusse esté aussitost persuadée de la fidelité & de la constance de Mundus, que de sa Divinité.

CALLIRHEE.

Ah ! il n'y a rien de plus outré que ce que vous dites. Si l'on croit que des Dieux ayent aimé, du moins on ne peut pas croire que cela ſoit arrivé ſouvent; mais on a veu ſouvent des Amans fidelles, qui n'ont point partagé leur cœur, & qui ont ſacrifié tout à leurs Maîtreſſes.

PAULINE.

Si vous prenez pour de vrayes marques de fidelité, les ſoins, les empreſſemens,

des ſacrifices, une préference entiere, j'avouë qu'il ſe trouvera aſſez d'Amans fidelles; mais ce n'eſt pas ainſi que je compte. J'oſte du nombre de ces Amans, tous ceux dont la paſſion n'a pû eſtre aſſez longue pour avoir le loiſir de s'éteindre d'elle-meſme, ou aſſez heureuſe pour en avoir ſujet. Il ne me reſte que ceux qui ont tenu bon contre le temps, & contre les faveurs, & ils ſont à-peu-pres en meſme quantité que les Dieux qui

ont aimé des Mortelles.

CALLIRHEE.

Encore faut-il qu'il ſe trouve de la fidelité, meſme ſelon cette idée. Car qu'on aille dire à une Femme, qu'on eſt un Dieu, épris de ſon mérite, elle n'en croira rien ; qu'on luy jure d'eſtre fidelle, elle le croira. Pourquoy cette différence? C'eſt qu'il y a des exemples de l'un, & qu'il n'y en a pas de l'autre.

PAULINE.

Pour les exemples, je tiens la choſe égale ; mais

ce qui fait qu'on ne donne pas dans l'erreur de prendre un Homme pour un Dieu, c'eſt que cette erreur-là n'eſt pas ſoûtenuë par le cœur. On ne croit pas qu'un Amant ſoit une Divinité, parce qu'on ne le ſouhaite pas; mais on ſouhaite qu'il ſoit fidelle, & on croit qu'il l'eſt.

CALLIRHEE.

Vous vous moquez. Quoy, toutes les Femmes prendroient leurs Amans pour des Dieux, ſi elles ſouhaitoient qu'ils le fuſſent?

PAULINE.

Je n'en doute presque pas. Si cette erreur estoit necessaire pour l'amour, la Nature auroit disposé nostre cœur à nous l'inspirer. Le cœur est la source de toutes les erreurs dont nous avons besoin; il ne nous refuse rien dans cette matiere-là.



DIALOGUE III.

CANDAULE,
GIGE'S.

CANDAULE.

PLus j'y pense, & plus je trouve qu'il n'estoit point necessaire que vous me fissiez mourir.

GIGE'S.

Que pouvois-je faire? Le lendemain que vous m'eûtes fait voir les beautez cachées de la Reyne, elle m'envoya querir, me dit

qu'elle s'estoit apperçuë que vous m'aviez fait entrer le soir dans sa Chambre, & me fit, sur l'offense qu'avoit reçuë sa pudeur, un tres-beau discours, dont la conclusion estoit, qu'il faloit me résoudre à mourir, ou à vous tuer, & à l'épouser en mesme temps; car, à ce qu'elle prétendoit, il estoit de son honneur, ou que je possedasse ce que j'avois veu, ou que je ne pusse jamais me vanter de l'avoir veu. J'entendis bien ce que tout cela vou-

loit dire. L'outrage n'eſtoit pas ſi grand, que la Reyne n'euſt bien pû le diſſimuler, & ſon honneur pouvoit vous laiſſer vivre, ſi elle euſt voulu ; mais franchement, elle eſtoit dégoûtée de vous, & elle fut ravie d'avoir un prétexte de gloire pour ſe défaire de ſon Mary. Vous jugez bien que dans l'alternative qu'elle me propoſoit, je n'avois qu'un party à prendre.

CANDAULE.

Je crains fort que vous

n'euſſiez pris plus de gouſt pour elle, qu'elle n'avoit de dégouſt pour moy. Ah! que j'eus tort de ne pas prévoir l'effet que ſa beauté feroit ſur vous, & de vous prendre pour un trop honneſte Homme!

GIGE'S.

Reprochez-vous plutoſt d'avoir eſté ſi ſenſible au plaiſir d'eſtre le Mary d'une Femme bien faite, que vous ne puſtes vous en taire.

CANDAULE.

Je me reprocherois la

choſe du monde la plus naturelle. On ne ſçauroit cacher ſa joye dans un extréme bonheur.

GIGES.

Cela ſeroit pardonnable, ſi c'eſtoit un bonheur d'Amant, mais le voſtre eſtoit un bonheur de Mary. On peut eſtre indiſcret pour une Maîtreſſe ; mais pour une Femme ! Et que croiroit-on du Mariage, ſi l'on en iugeoit par ce que vous fiſtes ? On s'imagineroit qu'il n'y auroit rien de plus délicieux.

CANDAULE.

Mais sérieusement, pensez-vous qu'on puisse estre content d'un bonheur, qu'on possede sans témoins? Les plus Braves veulent estre regardez pour estre braves; & les Gens heureux veulent estre aussi regardez pour estre parfaitement heureux. Que sçay-je mesme s'ils ne se résoudroient pas à l'estre moins, pour le paroistre davantage? Il est toûjours sûr qu'on ne fait point de montre de sa fé-

licité, ſans faire aux autres une eſpece d'inſulte, dont on ſe ſent ſatisfait.

GIGE'S.

Il ſeroit fort aiſé, ſelon vous, de ſe vanger de cette inſulte. Il ne faudroit que fermer les yeux, & refuſer aux Gens ces regards, ou ſi vous voulez, ces ſentimens de jalouſie qui font partie de leur bonheur.

CANDAULE.

J'en conviens. J'entendois l'autre jour conter à un Mort qui avoit eſté Roy de Perſe, qu'on le menoit

Captif, & chargé de chaînes, dans la Ville Capitale d'un grand Empire. L'Empereur victorieux, environné de toute sa Cour, estoit assis sur un Trône magnifique, & fort élevé; tout le Peuple remplissoit une grande Place, qu'on avoit ornée avec beaucoup de soin. Jamais Spéctacle ne fut plus pompeux. Quand ce Roy parut apres une longue marche de Prisonniers & de Dépoüilles, il s'arresta vis-à-vis de l'Empereur, & s'écria d'un

air gay, *Sottise, sottise, & toutes choses, sottise.* Il disoit que ces seuls mots avoient gâté à l'Empereur tout son triomphe ; & je le conçoy si bien, que je croy que je n'eusse pas voulu triompher à ce prix-là du plus cruel, & du plus redoutable de mes Ennemis.

GIGE'S.

Vous n'eussiez donc plus aimé la Reyne, si je ne l'eusse pas trouvée belle, & si en la voyant, je me fusse écrié, *Sottise, sottise.*

CANDAULE.

J'avouë que ma vanité de Mary en euſt eſté bleſſée. Jugez ſur ce pied-là combien l'amour d'une Femme aimable doit flater ſenſiblement, & combien la diſcretion doit eſtre une vertu difficile.

GIGE'S.

Ecoutez, tout Mort que je ſuis, je ne veux dire cela à un autre Mort qu'à l'oreille ; il n'y a pas tant de vanité à tirer de l'amour d'une Maîtreſſe. La Na-

ture a ſi bien étably le commerce de l'amour, qu'elle n'a pas laiſſé beaucoup de choſes à faire au mérite. Il n'y a point de cœur, à qui elle n'ait deſtiné quelqu'autre cœur; & elle n'a pas pris ſoin d'aſſortir toûjours enſemble toutes les Perſonnes dignes d'eſtime; cela eſt fort mêlé, & l'expérience ne fait que trop voir que le choix d'une Femme aimable ne prouve rien, ou preſque rien, en faveur de celuy ſur qui il tombe. Il me

ſemble que ces raiſons-là devroient faire des Amans diſcrets.

CANDAULE.

Je vous déclare que les Femmes ne voudroient point d'une diſcretion de cette eſpece, qui ne ſeroit fondée que ſur ce qu'on ne ſe feroit pas un grand honneur de leur amour.

GIGE'S.

Ne ſuffit-il pas de s'en faire un plaiſir extréme ? La tendreſſe profitera de ce que j'oſteray à la vanité.

CANDAULE.

Non. Elles n'accepteroient pas ce party.

GIGES.

Mais ſongez que l'honneur gâte tout en amour, dés qu'il y entre. D'abord c'eſt l'honneur des Femmes, qui eſt contraire aux intéreſts des Amans; & puis du débris de cet honneur-là, les Amans s'en compoſent un autre, qui eſt fort contraire aux intéreſts des Femmes. Voila ce

que c'eſt que d'avoir mis l'honneur d'une partie dont il ne devoit point eſtre.



DIALOGUE IV.

HELENE, FULVIE.

HELENE.

IL faut que je ſçache de vous, Fulvie, une choſe qu'Auguſte m'a dite depuis peu. Eſt-il vray que vous conçuſtes pour luy quelque inclination, mais que comme il n'y répondit pas, vous excitaſtes voſtre Mary Marc-Antoine à luy faire la guerre?

FULVIE.

FULVIE.

Rien n'eſt plus vray, ma chere Hélene; car parmy nous autres Mortes, cet aveu ne tire pas à conſéquence. Marc-Antoine eſtoit fou de la Comédienne Cithéride, & j'euſſe bien voulu me vanger de luy, en me faiſant aimer d'Auguſte; mais Auguſte eſtoit difficile en Maîtreſſes. Il ne me trouva ny aſſez jeune, ny aſſez belle; & quoy que je luy fiſſe entendre qu'il s'embarquoit dans la guerre civile, faute

d'avoir quelques ſoins pour moy, il me fut impoſſible d'en tirer aucune complaiſance. Je vous diray meſme, ſi vous voulez, des Vers qu'il fit ſur ce ſujet, & qui ne ſont pas trop à mon honneur. Les voicy.

Parce qu'Antoine eſt charmé de Glaphire,

C'eſt ainſi qu'il appelle Cithéride.

Fulvie à ſes beaux yeux me veut aſſujettir.
Antoine eſt infidelle. Hé bien donc? eſt-ce à dire
Que des fautes d'Antoine on me fera pâtir?
Qui? moy? que je ſerve Fulvie?

Suffit-il qu'elle en ait envie?
A ce compte on verroit ſe retirer vers moy
Mille Epouſes mal ſatisfaites.
Aime-moy, me dit-elle, ou combatons. Mais quoy?
Elle eſt bien laide! Allons, ſonnez, Trompetes.

HELENE.

Nous avons donc cauſé vous & moy, les deux plus grandes guerres qui ayent peut-eſtre jamais eſté; vous, celle d'Antoine & d'Auguſte; & moy, celle de Troye.

FULVIE.

Mais il y a cette diféren-

ce, que vous avez causé la guerre de Troye par vostre beauté; & moy, celle d'Auguste & d'Antoine, par ma laideur.

HELENE.

En récompense, vous avez un autre avantage sur moy; c'est que vostre guerre est beaucoup plus plaisante que la mienne. Mon Mary se vange de l'affront qu'on luy a fait en m'aimant, ce qui est assez naturel; & le vostre vous vange de l'affront qu'on vous a fait en ne vous ai-

mant pas, ce qui n'eſt pas trop ordinaire aux Marys.

FULVIE.

Oüy; mais Antoine ne ſçavoit pas qu'il faiſoit la guerre pour moy, & Ménelas ſçavoit bien que c'eſtoit pour vous qu'il la faiſoit. C'eſt là un point qu'on ne luy ſçauroit pardonner; car au lieu que Ménelas ſuivy de toute la Gréce, aſſiégea Troye pendant dix ans, pour vous retirer d'entre les bras de Pâris, n'eſt-il pas vray que ſi Pâris euſt voulu abſolu-

ment vous rendre, Ménelas euſt dû ſoûtenir dans Sparte un Siege de dix ans, pour ne vous pas recevoir? De bonne-foy, je trouve qu'ils avoient tous perdu l'eſprit, tant Grecs que Troyens. Les uns eſtoient fous, de vous redemander; & les autres l'eſtoient encore plus, de vous retenir. D'où vient que tant d'honneſtes Gens ſe ſacrifioient aux plaiſirs d'un jeune Homme qui ne ſçavoit ce qu'il faiſoit? Je ne pouvois m'empeſcher de rire, en

lisant cet endroit d'Homere, où apres neuf ans de guerre, & un Combat dans lequel on vient toût fraîchement de perdre beaucoup de monde, il s'assemble un Conseil devant le Palais de Priam. Là, Anténor est d'avis que l'on vous rende, & il n'y avoit pas, ce me semble, à balancer; on devoit seulement se repentir de s'estre avisé un peu tard de cet expédient. Cependant Pâris témoigne que la proposition luy déplaist; & Priam

qui, à ce que dit Homere, est égal aux Dieux en sageſſe, embaraſſé de voir ſon Conſeil qui ſe partage ſur une affaire ſi difficile, & ne ſçachant quel party prendre, ordonne que tout le monde aille ſouper.

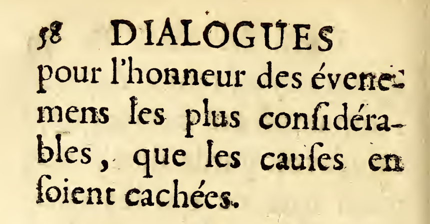
HELENE.

Du moins, la guerre de Troye avoit cela de bon, qu'on en découvroit aiſément tout le ridicule ; mais la guerre civile d'Auguſte & d'Antoine, ne paroiſſoit pas ce qu'elle eſtoit. Lors

qu'on voyoit tant d'Aigles Romaines en campagne, on n'avoit garde de s'imaginer que ce qui les animoit si cruellement les unes contre les autres, c'estoit le refus qu'Auguste vous avoit fait de ses bonnes graces.

FULVIE.

Ainsi vont les choses parmy les Hommes. On y voit de grands mouvemens, mais les ressorts en sont d'ordinaire assez ridicules. Il est important,



pour l'honneur des évenemens les plus considérables, que les causes en soient cachées.



DIALOGUE V.

PARMENISQUE, THEOCRITE DE CHIO.

THEOCRITE.

TOut-de-bon, vous ne pouviez plus rire apres que vous eustes descendu dans l'Antre de Trophonius?

PARMENISQUE.

Non. J'estois d'un sérieux extraordinaire.

THEOCRITE.

Si j'euſſe ſçû que l'Antre de Trophonius avoit cette vertu, j'euſſe bien dû y faire un petit voyage. Je n'ay que trop ry pendant ma vie, & meſme elle euſt eſté plus longue, ſi j'euſſe moins ry. Une mauvaiſe raillerie m'a amené dans le Lieu où nous ſommes. Le Roy Antigonus eſtoit borgne. Je l'avois cruellement offenſé; cependant il avoit promis de n'en avoir aucun reſſentiment, pourveu que j'allaſſe me

préſenter devant luy. On m'y conduiſoit preſque par force, & mes Amis me diſoient pour m'encourager; *Allez, ne craignez rien, voſtre vie eſt en ſûreté, dés que vous aurez paru aux yeux du Roy. Ah!* leur répondis-je, *ſi je ne puis obtenir ma grace ſans paroître à ſes yeux, je ſuis perdu.* Antigonus qui eſtoit diſpoſé à me pardonner un crime, ne me pût pardonner cette plaiſanterie, & il m'en couſta la teſte pour avoir raillé hors de propos.

PARMENISQUE.

Je ne ſçay ſi je n'euſſe point voulu avoir voſtre talent de badiner, meſme à ce prix-là.

THEOCRITE.

Et moy, combien voudrois-je préſentement avoir acheté voſtre ſérieux!

PARMENISQUE.

Ah! vous n'y ſongez pas. Je penſay mourir du ſérieux que vous ſouhaitez ſi fort. Rien ne me divertiſſoit plus; je faiſois des efforts pour rire, & je n'en pouvois venir à bout. Je

ne joüiiſſois plus de tout ce qu'il y a de ridicule dans le monde, ce ridicule eſtoit devenu triſte pour moy. Enfin deſeſperé d'être ſi ſage, j'allay à Delphes, & je priay inſtamment le Dieu de m'enſeigner un moyen de rire. Il me renvoya en termes ambigus, au pouvoir Maternel. Je crûs que par le pouvoir Maternel, il entendoit ma Patrie. J'y retourne, mais ma Patrie ne pût vaincre mon ſérieux. Je commençois à prendre

mon party, comme dans une maladie incurable, lors que je fis par hazard un voyage à Délos. Là, je contemplay avec ſurpriſe la magnificence des Temples d'Apollon, & la beauté de ſes Statuës. Il eſtoit par tout en marbre, ou en or, & de la main des meilleurs Ouvriers de la Gréce; mais quand je vins à une Latone de bois, qui eſtoit tres-mal faite, & qui avoit tout l'air d'une Vieille, je m'éclatay de rire, par la comparaiſon des Statuës du Fils à celle

de la Mere. Je ne puis vous exprimer aſſez combien je fus étonné, content, charmé d'avoir ry. J'entendis alors le vray ſens de l'Oracle. Je ne préſentay point d'offrandes à tous ces Apollons d'or, ou de marbre. La Latone de bois eut tous mes dons, & tous mes vœux. Je luy fis je-ne-ſçay combien de ſacrifices. Je l'enfumay toute d'encens; & ſi j'euſſe eſté en état de ſoûtenir cette dépenſe, j'euſſe élevé un Temple, *A Latone qui fait rire.*

THEOCRITE.

Il me ſemble qu'Apollon pouvoit vous rendre la faculté de rire, ſans que ce fuſt aux dépens de ſa Mere. Il ne ſe fuſt montré à vous que trop d'objets qui eſtoient propres à faire le meſme effet que Latone.

PARMENISQUE.

Quand on eſt de mauvaiſe humeur, on trouve que les Hommes ne valent pas la peine qu'on en rie; ils ſont faits pour eſtre ridicules, & ils le ſont, cela n'eſt pas étonnant; mais

une Déesse qui se met à l'estre, l'est bien davantage. D'ailleurs, Apollon vouloit apparemment me faire voir que mon sérieux estoit un mal qui ne pouvoit estre guéry par tous les remedes humains, & que j'estois réduit dans un état où j'avois besoin du secours mesme des Dieux.

THEOCRITE.

Cette joye & cette gayeté que vous enviez, est encore un bien plus grand mal. Tout un Peuple en a autrefois esté atteint, & en

a extrémement ſouffert.

PARMENISQUE.

Quoy ? Il s'eſt trouvé tout un Peuple trop diſpoſé à la gayeté, & à la joye ?

THEOCRITE.

Oüy, c'eſtoient les Tirinthiens.

PARMENISQUE.

Les heureuſes Gens !

THEOCRITE.

Point-du-tout. Comme ils ne pouvoient plus prendre leur ſérieux ſur rien, tout alloit en deſordre parmy eux. S'ils s'aſſembloient ſur la place, tous

leurs entretiens rouloient sur des folies, au lieu de rouler sur les Affaires publiques; s'ils recevoient des Ambassadeurs, ils les tournoient en ridicules; s'ils tenoient le Conseil de Ville, les avis des plus graves Sénateurs n'estoient que des bouffonneries; enfin une parole, ou une action raisonnable, eust esté un prodige chez les Tirinthiens. Ils se sentirent incommodez de cet esprit de plaisanterie, du moins autant que vous l'aviez esté

de voſtre triſteſſe, & ils allerent conſulter l'Oracle de Delphes, auſſi-bien que vous, mais pour une fin bien diférente, c'eſt à dire pour luy demander les moyens de recouvrer un peu de ſérieux. L'Oracle répondit, que s'ils pouvoient ſacrifier un Taureau à Neptune ſans rire, il ſeroit deſormais en leur pouvoir d'eſtre plus ſages. Un ſacrifice n'eſt pas une action ſi plaiſante d'elle-meſme; cependant pour la faire ſérieuſement, ils y

apporterent bien des pré-
paratifs. Ils résolurent de
n'y recevoir point de jeu-
nes Gens, mais seulement
des Vieillards, & non pas
encore toutes sortes de
Vieillards, mais seulement
ceux qui avoient ou des
maladies, ou beaucoup de
debtes, ou des Femmes
bien incommodes. Quand
toutes ces Personnes choi-
sies furent sur le bord de la
Mer, pour immoler la Vi-
ctime, il fut besoin, malgré
les Femmes, les debtes, les
maladies, & l'âge, qu'ils

composassent leur air, baissassent les yeux à terre, & se mordissent les lévres; mais par malheur il se trouva là un Enfant, qui s'y estoit coulé. On voulut le chasser selon l'ordre, & il cria; *Quoy? craignez-vous que je n'avale vostre Taureau?* Cette sottise déconcerta toutes ces gravitez contrefaites. On éclata de rire, le sacrifice fut troublé, & la raison ne revint point aux Tirinthiens. Ils eurent grand tort, apres que le Taureau leur eut manqué, de

de ne pas ſonger à cet Antre de Trophonius, qui avoit la vertu de rendre les Gens ſi ſérieux, & qui fit un effet ſi remarquable ſur vous.

PARMENISQUE.

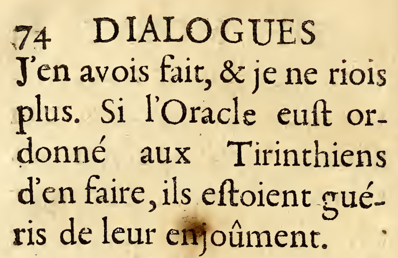
A la verité, je deſcendis dans l'Antre de Trophonius; mais l'Antre de Trophonius, qui m'attriſta ſi fort, n'eſt pas ce qu'on penſe.

THEOCRITE.

Et qu'eſt-ce donc?

PARMENISQUE.

Ce ſont les Refléxions.



J'en avois fait, & je ne riois plus. Si l'Oracle euſt ordonné aux Tirinthiens d'en faire, ils eſtoient guéris de leur enjoûment.

THEOCRITE.

J'avouë que je ne ſçay pas trop ce que c'eſt que les Refléxions, mais je ne puis concevoir pourquoy elles ſeroient chagrines. Ne ſçauroit-on avoir des veuës ſaines, qui ne ſoient en meſme temps triſtes? N'y a-t-il que l'erreur qui ſoit gaye; & la raiſon n'eſt-elle faite que pour nous tuer?

PARMENISQUE.

Apparemment l'intention de la Nature n'a pas esté que l'on pensast, car elle vend les pensées bien cher. Vous voulez faire des Refléxions, nous dit-elle; prenez-y garde, je m'en vangeray par la tristesse qu'elles vous causeront.

THEOCRITE.

Mais vous ne me dites point pourquoy la Nature ne veut pas que l'on pense.

PARMENISQUE.

Elle a mis les Hommes

au monde pour y vivre; & vivre, c'eſt ne ſçavoir ce que l'on fait la plûpart du temps. Quand nous découvrons le peu d'importance de ce qui nous occupe, & de ce qui nous touche, nous arrachons à la Nature ſon ſecret; on devient ſage, & on ceſſe d'eſtre Homme; on penſe, & on n'agit plus; voila ce ce que la Nature ne trouve pas bon.

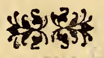
THEOCRITE.

Mais la Raiſon qui vous fait penſer mieux que les

autres, ne laiſſe pas de vous condamner à agir comme eux.

PARMENISQUE.

Vous dites vray. Il y a une raiſon qui nous met au deſſus de tout par les penſées; il y en a une autre qui nous ramene en ſuite à tout par les actions; mais à ce compte-là meſme, ne vaut-il pas preſque autant n'avoir point penſé?





DIALOGUE VI.

BRUTUS, FAUSTINE.

BRUTUS.

QUoy? Se peut-il que vous ayez pris plaiſir à faire mille infidélitez à l'Empereur Marc-Aurele, à un Mary qui avoit toutes les complaiſances imaginables pour vous, & qui eſtoit ſans contredit le meilleur Homme de tout l'Empire Romain?

FAUSTINE.

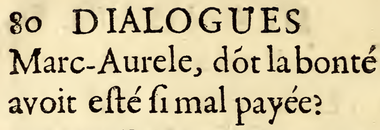
Et se peut-il que vous ayez assassiné Jules-César, qui estoit un Empereur si doux & si moderé?

BRUTUS.

Je voulois épouvâter tous les Usurpateurs, par l'exemple de César, que sa douceur & sa modération n'avoient pû mettre en sûreté.

FAUSTINE.

Et si je vous disois que je voulois effrayer tellement tous les Marys, que personne n'osast songer à l'estre, apres l'exemple de



Marc-Aurele, dõt la bonté avoit eſté ſi mal payée?

BRUTUS.

C'eſtoit un beau deſſein! Il faut qu'il ſoit des Marys, car qui gouverneroit les Femmes? Mais Rome n'avoit point beſoin d'eſtre gouvernée par Céſar.

FAUSTINE.

Qui vous l'a dit? Rome commençoit à avoir des fantaiſies auſſi dereglées, & des humeurs auſſi étranges que celles qu'on attribuë à la plûpart des Femmes; elle ne pouvoit plus ſe paſſer de Maiſtre, mais elle ne ſe plai-

ſoit pourtant pas à en avoir un. Les Femmes ſont juſtement de meſme nature. On doit convenir auſſi que les Hommes ſont trop jaloux de leur domination. Ils l'exercent dans le mariage, c'eſt déja un grand article, mais ils voudroient l'exercer méme en amour. Quãd ils demãdent qu'une Maîtreſſe leur ſoit fidelle; fidelle, veut dire ſoûmiſe. L'empire devroit eſtre également partagé entre l'Amant & la Maîtreſſe; cependant il paſſe toûjours

de l'un ou de l'autre costé, & presque toûjours du costé de l'Amant.

BRUTUS.

Vous voila étrangement revoltée contre tous les Hommes.

FAUSTINE.

Je suis Romaine, & j'ay des sentimens Romains sur la liberté.

BRUTUS.

Je vous assure qu'à ce cópte-là tout l'Univers est plein de Romaines; mais avoüez que les Romains, tels que moy, sont un peu plus rares.

FAUSTINE.

Tant-mieux, qu'ils ſoient ſi rares. Je ne croy pas qu'un honneſte Homme vouluſt faire ce que vous avez fait, & aſſaſſiner ſon Bienfaicteur.

BRUTUS.

Je ne croy pas non plus qu'il y euſt d'hóneſtes Femmes qui vouluſſent imiter voſtre conduite. Pour la mienne, vous ne ſçauriez diſcóvenir qu'elle n'ait eſté aſſe z ferme. Il a falu du courage pour n'eſtre pas touché par l'amitié que Céſar avoit pour moy.

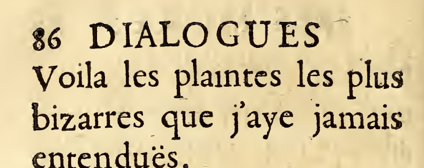
FAUSTINE.

Croyez-vous donc que j'aye eu moins beſoin d'avoir du courage, pour tenir bon contre la douceur, & la patience de Marc-Aurele? Il regardoit avec indiférence toutes les infidélitez que je luy faiſois; il ne me vouloit pas faire l'honneur d'eſtre jaloux; il m'oſtoit abſolument le plaiſir de le pouvoir tromper. J'en eſtois ſouvent dans un tel deſeſpoir, que je fuſſe volontiers devenuë Femme de bien. Cepen-

dant je me préſervay toûjours de cette foibleſſe; & apres ma mort meſme, Marc-Aurele ne m'a-t-il pas fait l'outrage de me bâtir des Temples, de me donner des Prêtres, d'inſtituer en mon honneur des Feſtes Fauſtiniennes? Ah! cela n'eſt pas pardonnable. M'avoir fait une Apotheoſe magnifique pour m'inſulter! M'avoir erigée en Déeſſe par mépris!

BRUTUS.

J'avouë que je ne connois plus les Femmes.



Voila les plaintes les plus bizarres que j'aye jamais entenduës.

FAUSTINE.

N'euſſiez-vous pas mieux aimé eſtre obligé de conjurer contre Silla que contre Céſar ? Silla euſt excité vôtre indignation & vôtre haine par ſon extréme cruauté. J'euſſe bien mieux aimé auſſi avoir à tromper un Homme jaloux ; ce meſme Céſar, par exemple, de qui nous parlons. Il avoit une vanité inſupor-table; il vouloit avoir l'Em-

pire de la Terre tout entier, & ſa Femme toute entiere; & parce qu'il vit que Clodius partageoit l'une avec luy, & Pompée l'autre, il ne pût ſouffrir ny Pompée, ny Clodius. Que j'euſſe eſté heureuſe avec Céſar!

BRUTUS.

Mais vous vouliez tantoſt exterminer tous les Marys, & à préſent vous préferez les plus mauvais.

FAUSTINE.

Je voudrois qu'il n'en fuſt point, afin que l'on


fust toûjours libre ; mais s'il faut qu'il en soit, je préfere les plus mauvais, afin que l'on reprenne sa liberté avec plus de plaisir.

BRUTUS.

Je croy que pour les Femmes qui vous ressemblent, le meilleur est qu'il soit des Marys. Le sentiment de la liberté est plus vif, plus il y entre de malignité.



DIALOGUES
DE
MORTS ANCIENS,
AVEC
LES MODERNES.

DIALOGUE I.

SENEQUE, MAROT.

SENEQUE.

Vous me comblez de joye, en m'aprenant que les Stoïciens subsistent encore, & que dans ces derniers temps vous avez fait profession de cette Secte.

MAROT.

J'ay esté sans vanité Stoï-

cien plus que vous-mesme, ny que Chrisippe, ny que Zénon nostre Fondateur. Vous pouviez tous philosopher à vostre aise ; vous, en particulier, vous ne manquiez pas de bien. Pour les autres, du moins on ne les envoyoit point en exil, & on ne les mettoit point en prison ; mais moy, j'ay eu à soûtenir & la pauvreté, & l'exil, & l'emprisonnement, & j'ay fait voir que toutes ces incommoditez s'arrestoient au corps, & ne pouvoient ar-

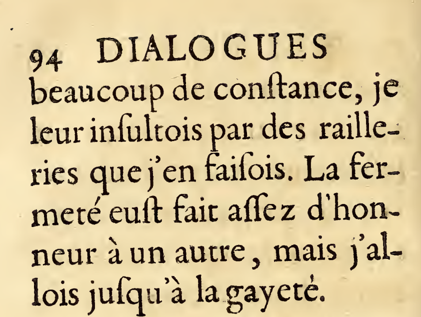
river jusqu'à l'ame du Sage. Le chagrin a toûjours eu la honte de ne pouvoir entrer chez moy par tous les chemins qu'il s'estoit faits.

SENEQUE.

Ah! je suis ravy de vous entendre parler. A vostre langage seul, je vous reconnoîtrois pour un grand Stoïcien. Et n'estiez-vous pas l'admiration de vostre Siécle?

MAROT.

J'avouë que je l'estois. Je ne me contentois pas d'endurer mes maux avec



beaucoup de conſtance, je leur inſultois par des railleries que j'en faiſois. La fermeté euſt fait aſſez d'honneur à un autre, mais j'allois juſqu'à la gayeté.

SENEQUE.

O ſageſſe Stoïcienne, tu n'es donc pas une Chimere comme on ſe le perſuade! Tu te trouves parmy les Hommes, & voicy un Sage que tu n'avois pas rendu moins heureux que Jupiter meſme. Venez que je vous préſente à Zénon, & à nos autres Stoiciens, je veux

qu'ils voyent le fruit des admirables leçons qu'ils ont données au monde.

MAROT.

Vous m'obligerez beaucoup, de me faire connoître à des Morts si illustres.

SENEQUE.

Comment vous nommeray-je à eux?

MAROT.

Clement Marot.

SENEQUE.

Marot? Je connoy ce nom-là. N'ay-je point oüy parler de vous à plusieurs Princes modernes qui sont icy?

MAROT.

Cela ſe peut.

SENEQUE.

N'avez-vous pas fait, pour les réjoüir, beaucoup de petits Poëmes qui ont eſté trouvez agreables?

MAROT.

Oüy.

SENEQUE.

Mais vous n'eſtiez donc pas un Philoſophe?

MAROT.

Pourquoy non?

SENEQUE.

Ce n'eſt pas l'occupation d'un Stoïcien, que de faire des

des Ouvrages de plaisanterie, & de songer à faire rire.

MAROT.

Oh! je voy bien que vous n'avez pas compris les perfections de la plaisanterie. Toute sagesse y est renfermée. On peut tirer du ridicule de tout; j'en tirerois de vos Ouvrages mesme, si je voulois, & fort aisément; mais tout ne produit pas du sérieux, & je vous défie de tourner jamais mes Ouvrages de sorte qu'ils en produisent.

Cela ne veut-il pas dire que le ridicule domine par tout, & que les choses du monde ne sont pas faites pour estre traitées sérieusement? J'apprens icy qu'on a mis en Vers burlesques la divine Eneïde de vostre Virgile. J'en suis ravy, on ne sçauroit mieux faire voir que le magnifique & le ridicule sont si voisins qu'ils se touchent. Tout ressemble à ces Ouvrages de Perspéctive, où des Figures dispersées çà & là, vous forment, par

exemple, un César, si vous les regardez d'un certain point; changez ce point de veuë, ces mesmes Figures vous forment un Gueux.

SENEQUE.

Je vous plains de ce qu'on n'a pas compris que vos Vers badins fussent faits pour mener les Gens à des refléxions si profondes. On vous eust respecté plus qu'on n'a fait, si l'on eust sçû combien vous estiez grand Philosophe; mais il n'estoit pas facile de le de-

viner par les Pieces qu'on dit que vous avez données au Public.

MAROT.

Si j'avois fait de gros Volumes pour prouver que la priſon, le manque de fortune, l'exil, ne doivent donner aucune atteinte à la gayeté du Sage, n'euſſent-ils pas eſté dignes d'un Stoïcien?

SENEQUE.

Il n'y a pas de difficulté.

MAROT.

Et j'ay fait je-ne-ſçay combien d'Ouvrages qui

prouvent que malgré l'exil, la priſon, le manque de fortune, j'avois cette gayeté, cela ne vaut-il pas mieux? Vos Traitez de Morale ne ſont que des ſpéculations ſur la Sageſſe; mais mes Vers en eſtoient une pratique continuelle dans les diférens états où je me trouvois.

SENEQUE.

Je ſuis certain que voſtre prétenduë ſageſſe n'eſtoit pas un effet de voſtre raiſon, mais de voſtre tempérament.

MAROT.

Et c'eſt là la meilleure eſpece de ſageſſe qui ſoit au monde.

SENEQUE.

Bon. Ce ſont de plaiſans Sages que ceux qui le ſont par tempérament. S'ils ne ſont pas fous, doit-on leur en tenir compte? Le bonheur d'eſtre vertueux peut quelquefois venir de la Nature; mais le mérite de l'eſtre ne peut jamais venir que de la raiſon.

MAROT.

On ne fait communé-

ment guére de cas de ce que vous appellez un mérite; car si un Homme a quelque vertu, & qu'on puisse démêler qu'elle ne luy soit pas naturelle, on ne la compte presque pour rien. Il semble pourtant que parce qu'elle est acquise à force de soins, elle en devroit estre plus estimée; il n'importe, c'est un pur effet de la raison, on ne s'y fie pas.

SENEQUE.

On doit encore moins se fier à l'inégalité du tempé-

rament de vos Sages. Ils le sont selon qu'il plaist à leur sang. Il faudroit sçavoir comment le dedans de leur corps est disposé, pour sçavoir jusqu'où ira leur vertu. Ah! ne vaut-il pas incomparablement mieux ne se laisser conduire qu'à la raison, & se rendre si indépendant de la Nature, qu'on soit en état de n'en craindre plus de surprises?

MAROT.

Ce seroit le meilleur, si cela estoit possible; mais par malheur, la Nature

garde toûjours ses droits, elle a ses premiers mouvevemens qu'on ne luy peut jamais oster ; souvent ils vont bien loin avant que la raison en soit avertie ; & quand elle s'est mise enfin en devoir d'agir, elle trouve déja bien du desordre. Encore c'est une grande question, que de sçavoir si elle le reparera. En verité, je ne m'étonne pas si l'on voit tant de Gens qui méprisent la raison.

SENEQUE.

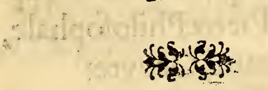
Il n'appartient pourtant

qu'à elle de gouverner les Hommes, & de regler tout dans l'Univers.

MAROT.

Elle n'eſt guere en état de faire valoir ſon autorité. J'ay oüy dire que quelque cent ans apres voſtre mort, un Philoſophe Platonicien demanda à l'Empereur qui régnoit alors, une petite Ville de Calabre toute ruinée, pour la rebâtir, la policer ſelon les Loix de la République de Platon, & l'appeller Platonopolis; mais l'Empereur la refuſa

tout net au Philoſophe, & ne ſe fia pas aſſez à la raiſon du divin Platon, pour luy donner le Gouvernement de cette petite Ville. Jugez par là combien la raiſon eſt décriée. Si elle eſtoit eſtimable le moins du monde, ce ſeroit aux Hommes à l'eſtimer; cependant les Hommes meſme ne l'eſtiment pas.



DIALOGUE II.

ARTEMISE, RAIMOND LULLE.

ARTEMISE.

CEla m'eſt tout-à-fait nouveau. Vous dites qu'il y a un ſecret pour changer tous les Métaux en or, & que ce ſecret s'appelle la Pierre Philoſophale, ou le Grand Oeuvre?

R. LULLE.

Oüy, & je l'ay cherché longtemps.

ARTEMISE.

L'avez-vous trouvé?

R. LULLE.

Non; mais tout le monde l'a crû, & on le croit encore. La verité eſt, que ce ſecret-là n'eſt qu'une Chimere.

ARTEMISE.

Pourquoy donc le cherchiez-vous?

R. LULLE.

Je n'en ay eſté deſabuſé qu'icy-bas.

ARTEMISE.

C'eſt, ce me ſemble, avoir attendu un peu tard.

R. LULLE.

Je voy bien que vous avez envie de me railler. Nous nous ressemblons pourtant plus que vous ne croyez.

ARTEMISE.

Moy? je vous ressemblerois? Moy, qui fus un modelle de fidelité conjugale, qui bus les cendres de mon Mary, qui luy élevay un superbe Monument, comment pourrois-je ressembler à un Homme qui a passé sa vie à chercher le secret de changer les Métaux en or?

R. LULLE.

Oüy, oüy. Je sçay bien ce que je dis ; apres toutes les belles choses dont vous venez de vous vanter, la teste vous tourna, & vous devinstes folle d'un jeune Homme qui ne vous aimoit pas. Vous luy sacrifiastes ce Bâtiment magnifique, dont vous eussiez pû tirer tant de gloire ; & les cendres de Mausole que vous aviez avalées, ne furent pas une bonne recepte contre une nouvelle passion.

ARTEMISE.

Je ne vous croyois pas ſi bien inſtruit de mes affaires. Cet endroit de ma vie eſtoit aſſez inconnu, & je ne m'imaginois pas qu'il y euſt bien des Gens qui le ſçûſſent.

R. LULLE.

Vous avoûrez donc que nos deſtinées ont du raport, en ce qu'on nous fait à tous deux un honneur que nous ne méritons pas; à vous, de croire que vous avez eſté toûjours fidelle aux Manes de voſtre Mary;

& à moy, de croire que j'eſtois venu à bout du Grand Oeuvre.

ARTEMISE.

Je l'avoûray tres-volontiers. Le Public eſt fait pour eſtre la Dupe de certaines choſes; il faut profiter des diſpoſitions où il eſt.

R. LULLE.

Mais n'y auroit-il plus rien qui nous fuſt commun à tous deux?

ARTEMISE.

Juſqu'à préſent je me trouve fort bien de vous reſſembler. Dites.

R. LULLE.

N'avons-nous point tous deux cherché une chose qui ne se peut trouver; vous, le secret d'estre fidelle à vostre Mary; & moy, celuy de changer tous les Métaux en or? Je croy qu'il en est de la fidelité conjugale, comme du Grand Oeuvre.

ARTEMISE.

Il y a des Gens si mal prévénus des Femmes, qu'ils diront peut-estre que le Grand Oeuvre n'est pas assez impossible, pour entrer dans cette comparaison.

R. LULLE.

Oh! je vous le garantis aussi impossible qu'il faut.

ARTEMISE.

Mais d'où vient qu'on le cherche, & que vous-mesme qui paroissez avoir esté Homme de bon sens, vous avez dôné dans cette sotise?

R. LULLE.

Il est vray qu'on ne peut trouver la Pierre Philosophale, mais il est à propos qu'on la cherche. On trouve en la cherchant, de fort beaux secrets qu'on ne cherchoit point.

ARTEMISE.

Il vaudroit mieux chercher ces ſecrets, qu'on peut trouver, ſans ſonger à ce qu'on ne trouvera jamais.

R. LULLE.

Toutes les Sciences ont leur Chimere, apres quoy elles courent, ſans la pouvoir attraper ; mais elles attrapent en chemin d'autres connoiſſances fort ſolides. Si la Chimie a ſa Pierre Philoſophale, la Geométrie a ſa Quadrature du Cercle, l'Aſtronomie ſes Longitudes, les

Mécaniques leur Mouvement perpétuel; il eſt impoſſible de trouver tout cela, mais fort utile de le chercher. Je vous parle une Langue que vous n'entendez peut-eſtre pas bien, mais vous entendrez bien du moins que la Morale a auſſi ſa Chimere; c'eſt le deſintéreſſement, l'amitié parfaite. On n'y parviendra jamais, mais il eſt bon qu'on y prétende. Du moins en y prétendant, on parvient à beaucoup d'autres vertus.

ARTEMISE.

Encore une fois, je ſerois d'avis qu'on laiſſaſt là toutes les Chimeres, & qu'on ne s'attachaſt qu'à la recherche de ce qui eſt réel.

R. LULLE.

Le croiriez-vous? Il faut qu'en toutes choſes les Hommes ſe propoſent un point de perfection au dela meſme de leur portée. Ils ne ſe mettroient jamais en chemin, s'ils croyoient n'arriver qu'où ils arriveront effectivement; ils ont

besoin d'envisager un terme imaginaire qui les anime. Qui m'eust dit que la Chimie n'eust pas dû m'aprendre à faire de l'or, je l'eusse négligée. Qui vous eust dit que l'extréme fidelité dont vous vous piquiez à l'égard de vostre Mary, n'estoit point naturelle, vous n'eussiez pas pris la peine d'honorer la mémoire de Mausole, par un Tombeau magnifique. On perdroit courage, si on n'estoit pas soûtenu par des idées fausses.

ARTEMISE.

Il n'eſt donc pas inutile que les Hommes ſoient trompez?

R. LULLE.

Comment, inutile? Si par malheur la verité ſe montroit, tout ſeroit perdu; mais il paroiſt bien qu'elle ſçait de quelle importance il eſt, qu'elle ſe tienne toûjours cachée.



DIALOGUE III.

APICIUS, GALILEE.

APICIUS.

AH! que je ſuis fâché de n'eſtre pas né dans voſtre Siecle!

GALILEE.

Il me ſemble que de l'humeur dont vous eſtiez, vous ne choiſiſtes pas mal le Siecle où vous vécuſtes. Vous ne vouliez que manger délicieuſement, & vous

vous trouvaſtes au monde, & dans Rome, juſtement lors que Rome eſtoit maîtreſſe paiſible de l'Univers, qu'on y voyoit arriver de tous coſtez les Oyſeaux, & les Poiſſons les plus rares, & qu'enfin toute la Terre ſembloit n'avoir eſté ſubjuguée par les Romains, que pour contribuer à leur bonne chere.

APICIUS.

Mais mon Siecle eſtoit ignorant; & s'il y euſt eu un Homme comme vous, j'euſſe eſté le chercher au

bout du monde. Les voyages ne me coûtoient rien. Sçavez-vous celuy que je fis pour une certaine ſorte de Poiſſon, dont je mangeois à Minturne dans la Campanie? On me dit que ce Poiſſon-là eſtoit bien plus gros en Afrique; auſſitoſt j'équipe un Vaiſſeau, & fais voile en Afrique. La navigation fut difficile & dangereuſe. Quand nous approchâmes des Coſtes d'Afrique, voicy je-ne-ſçay combien de Barques de Peſcheurs, qui viennent au

devant de moy, car ils eſtoient déja avertis de mon voyage, & m'apportent de ces Poiſſons qui en eſtoient le ſujet. Je ne les trouvay pas plus gros que ceux de Minturne ; & dans le meſme moment, ſans eſtre touché de la curioſité de voir un Païs que je n'avois jamais veu, ſans avoir égard aux prieres de l'Equipage qui vouloit ſe rafraîchir à terre, j'ordonnay aux Pilotes que l'on retournaſt en Italie. Vous pouvez croire que j'euſſe bien plus vo-

lontiers eſſuyé cette fatigue-là pour vous.

GALILEE.

Je ne puis deviner quel euſt eſté voſtre deſſein. J'eſtois un pauvre Sçavant, accoûtumé à une vie frugale, toûjours attaché aux Etoiles, & fort peu habile en Ragouſts.

APICIUS.

Mais vous avez inventé les Lunetes de longue veuë; apres vous, on a fait pour les oreilles, ce que vous aviez fait pour les yeux, & j'entens dire qu'on

a inventé des Trompetes qui redoublent & grossissent la voix. Enfin vous avez perfectionné, & vous avez appris aux autres à perfectionner les sens. Je vous eusse prié de travailler pour le sens du goust, & d'imaginer quelque Instrument qui augmentast le plaisir de manger.

GALILEE.

Fort-bien ; comme si le goust n'avoit pas naturellement toute sa perfection.

APICIUS.

Pourquoy l'a-t-il plutost que la veuë?

GALILEE.

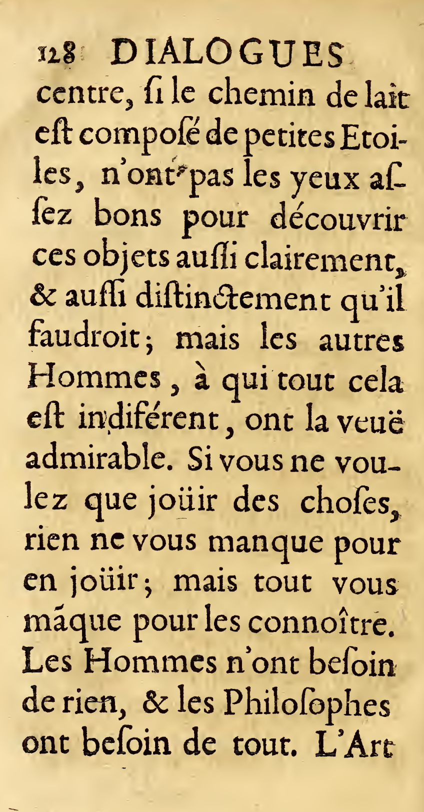
La veuë eſt auſſi tres-parfaite. Les Hommes ont de fort bons yeux.

APICIUS.

Et qui ſont donc les mauvais yeux, auſquels vos Lunetes peuvent ſervir?

GALILEE.

Ce ſont les yeux des Philoſophes. Ces Gens-là, à qui il importe de ſçavoir ſi le Soleil a des taches, ſi les Planetes tournent ſur leur



centre, ſi le chemin de lait eſt compoſé de petites Etoiles, n'ont pas les yeux aſſez bons pour découvrir ces objets auſſi clairement, & auſſi diſtinctement qu'il faudroit; mais les autres Hommes, à qui tout cela eſt indiférent, ont la veuë admirable. Si vous ne voulez que joüir des choſes, rien ne vous manque pour en joüir; mais tout vous mãque pour les connoître. Les Hommes n'ont beſoin de rien, & les Philoſophes ont beſoin de tout. L'Art

n'a point de nouveaux Inſtrumens à donner aux uns, & jamais il n'en donnera aſſez aux autres.

APICIUS.

Je conſens que l'Art ne donne pas au commun des Hommes de nouveaux Inſtrumens pour mieux manger; mais je voudrois qu'il en donnaſt aux Philoſophes, comme il leur donne des Lunetes pour mieux voir, & alors je les tiendrois bien payez des ſoins que la Philoſophie leur

couſte; car enfin, à quoy ſert-elle, ſi elle ne fait des découvertes, & qu'a-ton affaire de découvertes, ſi elles ne ſont ſur le chapitre des plaiſirs?

GALILEE.

Cette matiere-là eſt épuiſée il y a longtemps.

APICIUS.

Mais la raiſon fait quelquefois des acquiſitions nouvelles, pourquoy les ſens n'en feront-ils pas auſſi? Il ſeroit bien plus important qu'ils en fiſſent.

GALILEE.

Ils en vaudroient beaucoup moins. Ils ſont ſi parfaits, qu'ils ont trouvé d'abord tous les plaiſirs qui les pouvoient flater. Si la raiſon trouve de nouvelles connoiſſances, il faut l'en plaindre; c'eſt qu'elle eſtoit naturellement tres-imparfaite.

APICIUS.

Et les Roys de Perſe, qui propoſoient de grandes récompenſes à ceux qui inventeroient de nou-

veaux plaiſirs, eſtoient-ils Fous?

GALILEE.

Oüy. Je ſuis aſſuré qu'ils ne ſe ſont pas ruinez à ces ſortes de récompenſes. Inventer de nouveaux plaiſirs! Il euſt falu auparavant faire naître dans les Hommes de nouveaux beſoins.

APICIUS.

Quoy? chaque plaiſir ſeroit fondé ſur un beſoin? J'aimerois autant abandonner l'un pour l'autre. La Nature ne nous auroit

donc rien donné de bonne grace?

GALILEE.

Ce n'eſt pas ma faute. Mais vous, qui condamnez mon avis, vous avez plus d'intéreſt qu'un autre, qu'il ſoit vray. S'il ſe trouvoit des plaiſirs nouveaux, vous conſoleriez-vous jamais de n'avoir pas eſté reſervé pour vivre dans les derniers temps, où vous euſſiez profité des découvertes de tous les Siecles? Pour les connoiſſances nouvelles, je ſçay que vous ne les en-

vierez pas à ceux qui les auront?

APICIUS.

J'entre dans vostre ſentiment, il favoriſe mes inclinations plus que je ne croyois. Je voy que ce n'eſt pas un grand avantage que les connoiſſances, puis qu'elles ſont abandonnées à ceux qui veulent s'en ſaiſir, & que la Nature n'a pas pris la peine d'égaler ſur cela les Hommes de tous les Siecles; mais les plaiſirs ſont de plus grand prix, il y auroit

eu trop d'injuſtice à ſouf-
frir qu'un Siecle en puſt
avoir plus qu'un autre, &
le partage en a eſté égal.



DIALOGUE IV.

PLATON, MARGUERITE D'ECOSSE.

M. d'Ecosse.

VEnez à mon ſecours, divin Platon, venez prendre mon party, je vous en conjure.

Platon.

Dequoy s'agit-il?

M. d'Ecosse.

Il s'agit d'un baiſer que

je donnay à un ſçavant Homme * fort laid, avec aſſez d'ardeur. J'ay beau dire encore à préſent pour ma juſtification, ce que je dis alors, que j'avois voulu baiſer cette bouche d'où eſtoient ſorties tant de belles paroles ; il y a là je-ne-ſçay combien d'Ombres qui ſe moquent de moy, & qui me ſoûtiennent que de telles faveurs ne ſont que pour les bouches qui ſont belles, & non pour celles qui parlent bien, &

* *Alain Chartier.*

que la ſcience ne doit point eſtre payée en meſme monnoye que l'amour. Venez apprendre à ces Ombres, que ce qui eſt veritablement digne de cauſer des paſſions, les yeux ne le découvrent pas, & qu'on peut eſtre charmé du Beau, meſme au travers de l'envelope d'un Corps tres-laid dont il ſera reveſtu.

PLATON.

Pourquoy voulez-vous que j'aille debiter ces choſes-là ? Elles ne ſont pas vrayes.

M. D'ECOSSE.

Vous les avez déja debitées mille & mille fois.

PLATON.

Oüy, mais c'estoit pendant ma vie. J'estois Philosophe, & je voulois parler d'amour; il n'eust pas esté de la bienséance de mon caractere, que j'en eusse parlé comme les Autheurs des Fables * Milésiennes; je couvrois ces matieres-là d'un galimatias philosophique, comme d'un nuage qui empeschoit que les yeux de tout le

* *Romans de ce temps-là.*

monde ne les reconnuſ-ſent pour ce qu'elles eſ-toient.

M. D'ECOSSE.

Je ne croy pas que vous ſongiez à ce que vous me dites. Il faut bien que vous ayez parlé d'un autre a-mour que de l'amour or-dinaire, quand vous avez décrit ſi pompeuſement ces voyages que les Ames aîlées font dans des Cha-riots ſur la derniere voûte des Cieux, où elles con-templent le Beau dans ſon eſſence, leurs chutes mal-

heureuſes d'un lieu ſi élevé juſque ſur la terre, par la faute d'un de leurs Chevaux qui eſt tres mal-aiſé à mener, le froiſſement de leurs aîles, leur ſejour dans les corps, ce qui leur arrive à la rencontre d'un beau viſage, qu'elles reconnoiſſent pour une copie de ce Beau qu'elles ont veu dans le Ciel, leurs aîles qui ſe réchauffent, qui recommencent à pouſſer, & dont elles tâchent à ſe ſervir pour s'envoler vers ce qu'elles aiment, enfin cette

crainte, cette horreur, cette épouvante, dont elles sont frapées à la veuë de la Beauté qu'elles sçavent qui est divine, cette sainte fureur qui les transporte, & cette envie qu'elles sentent de faire des sacrifices à l'Objet de leur amour, comme on en fait aux Dieux.

PLATON.

Je vous assure que tout cela bien entendu, & fidellement traduit, veut seulement dire que les belles Personnes sont propres à

inſpirer bien des tranſports.

M. D'ECOSSE.

Mais ſelon vous, on ne s'arreſte point à la beauté corporelle, qui ne fait que rappeller le ſouvenir d'une beauté infiniment plus charmante. Seroit-il poſſible que tous ces mouvemens ſi vifs que vous avez dépeints, ne fuſſent cauſez que par de grands yeux, une petite bouche, & un teint frais? Ah! donnez-nez-leur pour objet la beauté de l'Ame, ſi vous

voulez les juſtifier, & vous juſtifier vous-meſme de les avoir dépeints.

PLATON.

Voulez-vous que je vous diſe la verité ? La beauté de l'Eſprit donne de l'admiration ; celle de l'Ame donne de l'eſtime ; & celle du Corps, de l'amour. L'eſtime & l'admiration ſont aſſez tranquilles, il n'y a que l'amour qui ſoit impétueux.

M. D'ECOSSE.

Vous eſtes devenu libertin depuis voſtre mort ; car

non

non ſeulement pendant voſtre vie, vous parliez un autre langage ſur l'amour; mais vous mettiez en pratique les idées ſublimes que vous en aviez conçeuës. N'avez-vous pas eſté amoureux d'Arquéanaſſe de Colophon, lors qu'elle eſtoit vieille? Ne fiſtes vous pas ces Vers pour elle?

L'aimable Arquéanaſſe a merité
ma foy.
Elle a des rides, mais je voy
Une Troupe d'Amours ſe joüer
dans ſes rides.

*Vous qui pustes la voir, avant que
ses appas
Eussent du cours des ans reçeu ces
petits vuides,
Ah! que ne souffristes-vous pas?*

Assurément cette Troupe d'Amours qui se joüoient dans les rides d'Arquéanasse, c'estoient les agrémens de son esprit que l'âge avoit perfectionné. Vous plaigniez ceux qui l'avoient veuë jeune, parce que sa beauté avoit fait des impressions trop sensibles sur eux, & vous aimiez en elle le mérite qui ne pou-

voit eſtre détruit par les années.

PLATON.

Je vous ſuis trop obligé, de ce que vous voulez bien interpréter ſi favorablement une petite Satyre que je fis contre Arquéanaſſe, qui croyoit me donner de l'amour, à l'âge qu'elle avoit. Mes paſſions n'eſtoient point ſi métaphiſiques que vous penſez, & je puis vous le prouver, par d'autres Vers que j'ay faits. Si j'étois encore vivant, je ferois la vaine

cerémonie que je fais faire à mon Socrate lors qu'il va parler d'amour; je me couvrirois le visage, & vous ne m'entendriez qu'au travers d'un voile; mais icy, ces façons-là ne sont pas necessaires. Voicy mes Vers.

Lors qu'Agathis par un baiser de
flâme
Consent à me payer des maux que
j'ay sentis,
Sur mes lévres soudain je sens
venir mon ame,
Qui veut passer sur celles d'A-
gathis.

M. D'ECOSSE.

Est-ce Platon que j'entens?

PLATON.

Luy-meſme.

M. D'ECOSSE.

Quoy, Platon avec ſes épaules quarrées, ſa figure ſérieuſe, & toute la Philoſophie qu'il avoit dans la teſte, Platon a connu cette eſpece de baiſers?

PLATON.

Oüy.

M. D'ECOSSE.

Mais ſongez-vous bien que le baiſer que je donnay à mon Sçavant, fut tout-à-fait philoſophique, & que celuy que vous don-

naſtes à voſtre Maîtreſſe, ne le fut point du tout, que je fis voſtre perſonnage, & que vous fiſtes le mien?

PLATON.

J'en tombe d'accord; les Philoſophes ſont galans, tandis que ceux qui ſeroient nez pour eſtre galans, s'amuſent à eſtre Philoſophes. Nous laiſſons courir apres les chimeres de la Philoſophie les Gens qui ne les connoiſſent pas, & nous nous rabatons ſur ce qu'il y a de réel.

M. D'ECOSSE.

Je voy que je m'étois tres-mal adreſſée à l'Amant d'Agathis, pour la défenſe de mon baiſer. Si j'avois eu de l'amour pour ce Sçavant ſi laid, je trouverois encore bien moins mon compte avec vous. Cependant l'eſprit peut faire des paſſions par luy-meſme, & bien en prend aux Femmes. Elles ſe ſauvent de ce coſté-là, ſi elles ne ſont pas belles.

PLATON.

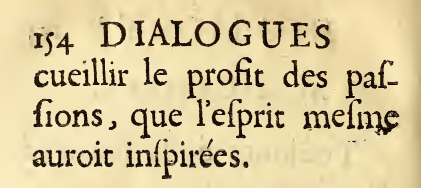
Je ne ſçay ſi l'eſprit fait des paſſions ; je ſçay ſeulement qu'il met le corps en état d'en faire ſans le ſecours de la beauté, & luy donne l'agrément qui luy manquoit. Et ce qui en eſt une preuve, c'eſt qu'il faut que le corps ſoit de la partie, & fourniſſe toûjours quelque choſe du ſien, c'eſt à dire, tout au moins de la jeuneſſe ; car s'il ne s'aide point du tout, l'eſprit luy eſt abſolument inutile.

M. D'ECOSSE.

Toûjours de la matiere dans l'amour!

PLATON.

Telle eſt ſa nature. Donnez-luy, ſi vous voulez, l'eſprit ſeul pour objet, vous n'y gagnerez rien; vous allez eſtre toute étonnée qu'il va rentrer dans la matiere. Vous n'aimiez que l'eſprit de voſtre Sçavant; mais pourquoy donc le baiſaſtes-vous? C'eſt que le corps eſt deſtiné à re-



cueillir le profit des paſ-
ſions, que l'eſprit meſme
auroit inſpirées.



DIALOGUE V.

STRATON, RAPHAEL D'URBIN.

STRATON.

JE ne m'attendois pas que le conſeil que je donnay à mon Eſclave, duſt produire des effets ſi heureux. Il me valut là-haut la vie, & la Royauté tout enſemble ; & icy il m'attire l'admiration de tous les Sages.

R. D'URBIN.

Et quel eſt ce conſeil.?

STRATON.

J'étois de Tyr. Tous les Eſclaves de cette Ville ſe révolterent, & égorgerent leurs Maiſtres; mais un Eſclave que j'avois, eut aſſez d'humanité pour épargner mon ſang, & pour me dérober à la fureur de tous les autres. Ils convinrent de choiſir pour Roy, celuy d'entr'eux qui à un certain jour, apercevroit le premier le lever du Soleil. Ils s'aſſemblerent dans une

campagne. Toute cette multitude avoit les yeux attachez ſur la Partie Orientale du Ciel, d'où le Soleil devoit ſortir; mon Eſclave ſeul, que j'avois inſtruit de ce qu'il avoit à faire, regardoit vers l'Occident. Vous ne doutez pas que les autres ne le traitaſſent de fou. Cependant en leur tournant le dos, il vit les premiers rayons du Soleil qui paroiſſoient ſur le haut d'une Tour fort élevée, & ſes Compagnons en eſtoient

encore à chercher vers l'Orient, le corps mesme du Soleil. On admira la subtilité d'esprit qu'il avoit euë; mais il avoüa qu'il me la devoit, & que je vivois encore, & aussi-tost je fus élu Roy, comme un Homme divin.

R. D'URBIN.

Je voy bien que le conseil que vous donnastes à vostre Esclave, vous fut fort utile, mais je ne voy pas ce qu'il avoit d'admirable.

STRATON.

Ah! tous les Philosophes

qui ſont icy, vous répondront pour moy, que j'appris à mon Eſclave, ce que tous les Sages doivent pratiquer; que pour trouver la verité, il faut tourner le dos à la multitude, & que les opinions communes ſont toûjours la regle des opinions ſaines, pourveu qu'on les prenne à contre-ſens.

R. D'URBIN.

Ces Philoſophes-là, parlent bien en Philoſophes. C'eſt leur métier de médire des opinions communes,

& des Préjugez ; cependant il n'y a rien ny de plus commode, ny de plus utile.

STRATON.

A la maniere dont vous en parlez, on devine bien que vous ne vous estes pas mal trouvé de les suivre.

R. D'URBIN.

Je vous assure que si je me déclare pour les Préjugez, c'est sans intérest; car au contraire, ils me donnerent dans le monde un assez grand ridicule. On travailloit à Rome dans

des Ruines, pour en retirer des Statuës, & comme j'étois bon Sculpteur, & bon Peintre, on m'avoit choisy pour juger si elles estoient antiques. Michel-Ange, qui estoit mon Cõcurrent, fit secretement une Statuë de Bacchus parfaitement belle. Il luy rompit un doigt apres l'avoir faite, & l'enfoüit dans un lieu, où il sçavoit qu'on devoit creuser. Dés qu'on l'eut trouvée, je la déclare antique. Michel-Ange soûtint que c'estoit une Figure mo-

derne. Je me fondois principalement ſur la beauté de la Statuë, qui dans les principes de l'Art, méritoit de venir d'une main Grecque; & à force d'eſtre contredit, je pouſſay le Bacchus juſqu'au temps de Policlete, ou de Phidias. A la fin Michel-Ange montra le doigt rompu, ce qui eſtoit un raiſonnement ſans replique. On ſe moqua de ma préoccupation ; mais ſans cette préoccupation qu'euſſay-je fait ? J'étois Juge, & cette qualité-là veut qu'on décide.

STRATON.

Vous euſſiez décidé ſelon la raiſon.

R. D'URBIN.

Et la raiſon décide t-elle? Je n'euſſe jamais ſceu en la conſultant, ſi la Statuë eſtoit antique, ou non; j'euſſe ſeulement ſceu qu'elle eſtoit tres-belle; mais le Préjugé vient au ſecours, qui me dit qu'une belle Statuë doit eſtre antique; voilà une déciſion, & je juge.

STRATON.

Il ſe pourroit bien faire que la raiſon ne fourniroit

pas des principes inconteſtables, ſur des matieres auſſi peu importantes que celle-là; mais ſur tout ce qui regarde la conduite des Hommes, elle a des déciſions tres-ſeûres; le malheur eſt qu'on ne la conſulte pas.

R. D'URBIN.

Conſultons-la ſur quelque point, pour voir ce qu'elle établira. Demandons luy s'il faut qu'on pleure, ou qu'on rie, à la mort de ſes Amis & de ſes Parens. D'un coſté, vous

dira-t-elle, ils ſont perdus pour vous; pleurez. D'un autre coſté, ils ſont délivrez des miſeres de la vie; riez. Voila des réponſes de la raiſon; mais la coûtume de noſtre Païs nous détermine. Nous pleurons, ſi elle nous l'ordonne, & nous pleurons ſi bien, que nous ne concevons pas qu'on puiſſe rire ſur ce ſujet-là, ou nous en rions, & nous en rions ſi bien, que nous ne concevons pas qu'on puiſſe en pleurer.

STRATON.

La raiſon n'eſt pas toûjours ſi irréſoluë. Elle laiſſe à faire au Préjugé ce qui ne mérite pas qu'elle le faſſe elle-meſme; mais ſur combien de choſes tres-conſidérables, a-t-elle des idées nettes, d'où elle tire des conſéquences qui ne le ſont pas moins?

R. D'URBIN.

Je ſuis fort trompé ſi elles ne ſont en petit nombre, ces idées nettes.

STRATON.

Il n'importe. On ne doit

ajoûter qu'à elles une foy entiere.

R. D'URBIN.

Cela ne ſe peut.

STRATON.

Il me ſemble que vous décidez trop abſolument. Pourquoy cela ne ſe pourroit-il ?

R. D'URBIN.

Parce que la raiſon nous propoſe un trop petit nombre de maximes certaines, & que noſtre eſprit eſt fait pour en croire da-

vantage. Ainſi le ſurplus de ſon inclination à croire, va au profit des Préjugez.

STRATON.

Et ne peut-on pas ſuſpendre ſon jugement ? La raiſon s'arreſte, quand elle ne ſçait quel chemin prendre.

R. D'URBIN.

Vous dites vray. La raiſon n'a point d'autre ſecret pour ne point s'égarer, que de ne pas faire un ſeul pas.

Dés que le chemin ſe ſépare en deux, elle demeure tout court; mais cette ſituation eſt un état violent pour l'eſprit humain, il eſt en mouvement, il faut qu'il aille. Tout le monde ne ſçait pas douter, on a beſoin de lumieres pour y parvenir, & de force pour s'en tenir-là. D'ailleurs le doute eſt ſans action, & il faut de l'action parmy les Hommes.

STRATON.

Auſſi doit-on conſerver les Préjugez de la coûtu-

me, pour agir comme un autre Homme; mais on doit ſe défaire des Préjugez de l'eſprit, pour penſer en Homme ſage.

R. D'URBIN.

Il vaut mieux les conſerver tous. Vous ignorez apparemment les deux Réponſes de ce Vieillard Samnite, à qui ceux de ſa Nation envoyerent demander ce qu'ils avoient à faire, quand ils eurent enfermé dans le Pas des Fourches Caudines toute l'Armée des Romains leurs Enne-

mis mortels, & qu'ils furent en pouvoir d'ordonner ſouverainement de leur deſtinée. Le Vieillard répondit que l'on paſſaſt au fil de l'épée tous les Romains. Son avis parut trop dur & trop cruel, & les Samnites renvoyerent vers luy, pour luy en repréſenter les inconveniens. Il répondit que l'on donnaſt la vie à tous les Romains, ſans conditions. On ne ſuivit ny l'un ny l'autre conſeil, & on s'en trouva mal. il en va de meſme des Préjugez;

Il faut les conſerver tous, ou les exterminer tous abſolument. Autrement, ceux dont vous vous eſtes défait, vous font entrer en défiance de toutes les opinions qui vous reſtent. Le malheur d'eſtre trompé ſur bien des choſes, n'eſt pas récompenſé par le plaiſir de l'eſtre ſans le ſçavoir ; & vous n'avez ny les lumieres de la verité, ny l'agrément de l'erreur.

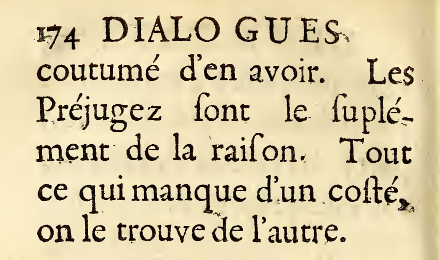
STRATON.

S'il n'y a pas de moyen d'éviter l'alternative que

vous proposez, on ne doit pas balancer à prendre son party. Il faut se défaire de tous ses préjugez.

R. D'URBIN.

Mais la raison chassera de nostre esprit toutes ses anciennes opinions, & n'en mettra pas d'autres en la place. La sagesse est une espece de vuide. Et qui peut le soûtenir ? Non, non, avec aussi peu de raison qu'en ont les Hommes, il leur faut autant de Préjugez qu'ils ont ac-



coutumé d'en avoir. Les Préjugez ſont le ſuplément de la raiſon. Tout ce qui manque d'un coſté, on le trouve de l'autre.



DIALOGUE VI.

LUCRECE, BARBE PLOMBERGE.

B. PLOMBERGE.

JE vous le répete, puis que vous avez de la peine à me croire. L'Empereur Charles V. eut avec la Princesse que je vous ay nommée, une Intrigue à laquelle je servis de prétexte; mais la chose alla plus loin. La Princesse me

pria de vouloir bien aussi estre la Mere d'un petit Prince qui vint au jour, & j'y consentis pour luy faire plaisir. Vous voila bien étonnée! N'avez-vous pas oüy dire que quelque mérite que l'on ait, il faut estre encore au dessus de ce mérite, par le peu d'estime qu'on en doit faire; que les Gens d'esprit, par exemple, doivent estre en cette maniere au dessus de leur esprit mesme? Pour moy, j'estois au dessus de ma vertu, j'en avois plus que

je ne me ſouciois d'en avoir.

LUCRECE.

Bon. Vous badinez, on ne peut jamais en avoir trop.

B. PLOMBERGE.

Sérieuſement, qui voudroit me renvoyer au monde, à condition que je ſerois une Perſonne accomplie, je ne croy pas que j'acceptaſſe le party. Je ſçay qu'eſtant ſi parfaite, je donnerois du chagrin à trop de Gens ; je demanderois toûjours à avoir

quelque defaut, ou quelque foiblesse, pour la consolation de ceux avec qui j'aurois à vivre.

LUCRECE.

C'est à dire qu'en faveur des Femmes qui n'avoient pas tant de vertu, vous aviez un peu adoucy la vostre.

B. PLOMBERGE.

J'en avois adoucy les apparences, de peur qu'elles ne me regardassent côme leur Accusatrice aupres du Public, si elles m'eussent cruë beaucoup plus severe qu'elles.

LUCRECE.

Elles vous estoient en verité fort obligées, & sur tout la Princesse, qui estoit assez heureuse d'avoir trouvé une Mere pour ses Enfans. Et ne vous en donna-t-elle qu'un?

B. PLOMBERGE.

Non.

LUCRECE.

Je m'étonne qu'elle ne profitast davantage de la commodité qu'elle avoit, car vous ne vous embarassiez point du tout de la réputation.

B. Plomberge.

Je vais vous ſurprendre. Sçachez que l'indiférence que j'ay euë pour la réputation, m'a réüſſy. Je ne comprens point quelle eſt la force des véritez; mais on a démêlé à la fin que le Prince qui paſſoit pour mon Fils, ne l'eſtoit point; on m'a rendu plus de juſtice que je n'en demandois, & il ſemble qu'on m'ait voulu récompenſer par là de ce que je n'avois point fait parade de ma vertu, & de ce que j'avois

genéreuſement diſpenſé le Public de l'eſtime qu'il me devoit.

LUCRECE.

Voila une belle eſpece de genéroſité ; il ne faut point là-deſſus faire de grace au Public.

B. PLOMBERGE.

Vous le croyez ! Il eſt bien bizarre, il tâche quelquefois à ſe révolter contre ceux qui prétendent luy impoſer d'une maniere trop impérieuſe, la néceſſité de les eſtimer. Vous devriez ſçavoir cela mieux

que perſonne. Il y a eû des Gens qui ont eſté en quelque ſorte bleſſez de voſtre trop d'ardeur pour la gloire; ils ont fait ce qu'ils ont pû pour ne vous pas tenir autant de compte de voſtre mort, qu'elle le méritoit.

LUCRECE.

Et quel moyen ont-ils trouvé d'attaquer une action ſi héroïque?

B. PLOMBERGE.

Que ſçay-je? Ils ont dit que vous vous eſtiez tuée un peu tard; que voſtre

mort en euſt valu mille fois davantage, ſi vous n'euſſiez pas attendu les derniers efforts de Tarquin; mais qu'apparemment vous n'aviez pas voulu vous tuer à la légere, ſans bien ſçavoir pourquoy. Enfin il paroiſt qu'on ne vous a rendu juſtice qu'à regret; & à moy, on me l'a renduë avec plaiſir; peut-eſtre a-ce eſté parce que vous couriez trop apres la gloire; & que moy, je la laiſſois venir, ſans ſouhaiter meſme qu'elle vinſt.

LUCRECE.

Ajoûtez que vous faiſiez tout ce qui vous eſtoit poſſible, pour l'empeſcher de venir.

B. PLOMBERGE.

Mais n'eſt-ce rien, que d'eſtre modeſte? Je l'eſtois aſſez pour vouloir bien que ma vertu fuſt inconnuë. Vous au contraire, vous miſtes toute la voſtre en étalage & en pompe. Vous ne vouluſtes meſme vous tuer que dans voſtre Famille aſſemblée. La vertu n'eſt-elle pas contente

du témoignage qu'elle se rend à elle-mesme? N'est-il pas d'une grande ame de mépriser cette chimére de gloire?

LUCRECE.

Il s'en faut bien garder. Ce seroit une sagesse trop dangereuse. Cette chimere-là est ce qu'il y a de plus puissant au monde. Elle est l'ame de tout, on la préfere à tout, & voyez comme elle peuple les Champs Elisées; la gloire nous amene icy plus de Gens que la fiévre. Je suis

du nombre de ceux qu'elle y a amenez, j'en puis parler.

B. PLOMBERGE.

Vous estes donc bien pris pour Dupes, vous autres qui estes morts de cette maladie-là ; car du moment que vous estes icy-bas, toute la gloire imaginable ne vous fait aucun bien.

LUCRECE.

C'est là un des secrets du Lieu où nous sommes ; il ne faut pas que les Vivans le sçachent.

B. PLOMBERGE.

Ils ſont bien à plaindre, de ne ſe figurer pas que nous ſoyons inſenſibles au point que nous le ſommes. S'ils le ſçavoient, ils ne compteroient pas ſur une immortalité qui ne les regarde point.

LUCRECE.

Qu'importe? Tandis qu'ils ſont vivans, ils ſentent toûjours par avance le plaiſir de croire qu'elle les regarde.

B. PLOMBERGE.

Oüy; mais ce qu'ils ſen-

tent de ce plaisir-là par avance, est tout ce qu'ils en sentiront jamais. Il vaudroit mieux qu'ils se défissent d'une idée qui les trompe.

LUCRECE.

On ne feroit plus d'actions héroïques.

B. PLOMBERGE.

Pourquoy? On les feroit par la veuë de son devoir. C'est une veuë bien plus noble. Elle n'est fondée que sur la raison.

LUCRECE.

Et c'est justement ce qui

la rend trop foible. La gloire n'eſt fondée que ſur l'imagination, & elle eſt bien plus forte. La raiſon elle-meſme n'approuveroit pas que les Hommes ne ſe conduiſiſſent que par elle; elle ſçait trop que le ſecours de l'imagination luy eſt neceſſaire. Lors que Curtius eſtoit ſur le point de ſe ſacrifier pour ſa Patrie, & de ſauter tout armé & à cheval dans ce gouffre qui s'eſtoit ouvert au milieu de Rome, ſi on luy luy euſt dit, *il eſt de voſtre*

devoir de vous jetter dans cet abîme, mais ſoyez ſûr que perſonne ne parlera jamais de voſtre action ; de bonne-foy, je crains bien que Curtius n'euſt fait retourner ſon Cheval en arriere. Pour moy, je ne répons point que je me fuſſe tuée, ſi je n'euſſe enviſagé que mon devoir. Pourquoy me tuer? J'euſſe crû que mon devoir n'eſtoit point bleſſé par la violence qu'on m'avoit faite; tout-au-plus, j'euſſe crû le ſatisfaire par des larmes; mais pour ſe

faire un grand nom, il faloit se percer le sein, & je me le perçay.

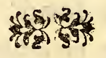
B. PLOMBERGE.

Vous diray-je ce que j'en pense? J'aimerois autant qu'on ne fist point ces grandes actions, que de les faire par un principe aussi faux que celuy de la gloire.

LUCRECE.

Vous allez un peu trop viste. Au fond, tous les devoirs se trouvent remplis, quoy qu'on ne les remplisse pas par la veuë

du devoir ; toutes les grandes actions qui doivent eſtre faites par les Hommes, ſe trouvent faites ; enfin l'ordre que la Nature a voulu établir dans l'Univers, va toûjours ſon train ; tout ce qu'il y a à dire, c'eſt que ce que la Nature n'auroit pas obtenu de noſtre raiſon, elle l'obtient de noſtre folie.



DIALOGUES
DE
MORTS MODERNES.

DIALOGUE I.

SOLIMAN, JULIETTE DE GONZAGUE.

SOLIMAN.

AH! pourquoy eſt-ce icy la premiere fois que je vous voy? Pourquoy ay-je perdu toute la peine que je pris pendant ma vie à vous faire chercher? J'euſſe eu dans mon Serrail la plus

belle Perſonne de l'Italie; & à préſent je ne voy qu'une Ombre qui n'a point de traits, & qui reſſemble à toutes les autres.

JULIÉTTE.

Je ne puis trop vous remercier de l'amour que vous conçuſtes pour moy, ſur la réputation que j'avois d'eſtre belle. Cela meſme redoubla beaucoup cette réputation, & je vous doy les plus agreables momens que j'aye paſſez. Sur tout, je me ſouviendray toûjours avec plaiſir de la

nuit, où le Pyrate Barberousse, à qui vous aviez donné ordre de m'enlever, pensa me surprendre dans Cayette, & m'obligea à sortir de la Ville dans un desordre, & avec une précipitation extréme.

SOLIMAN.

Par quelle raison preniez-vous la fuite, si vous estiez bien aise qu'on vous cherchast de ma part?

JULIETTE.

J'estois ravie qu'on me cherchast, & plus encore, qu'on ne me pust attraper.

Rien ne me flatoit plus que de penser que je manquois au bonheur de l'heureux Soliman, & qu'on me trouvoit à dire dans le Serrail, dans un Lieu si remply de belles Personnes; mais je n'en voulois pas davantage. Le Serrail n'est agreable que pour celles qui y sont souhaitées, & non pas pour celles qu'on y enferme.

SOLIMAN.

Je voy bien ce qui vous faisoit peur; ce grand nombre de Rivales ne vous eust

point accommodée. Peut-estre aussi craigniez-vous que parmy tant de Femmes aimables, il n'y en eust beaucoup qui ne fissent que servir d'ornement au Serrail.

JULIETTE.

Vous me donnez-là de jolis sentimens.

SOLIMAN.

Qu'est-ce que le Serrail avoit donc de si terrible?

JULIETTE.

J'y eusse esté blessée au dernier point, de la vanité

de vous autres Sultans, qui pour faire montre de voſtre grandeur, y enfermez je-ne-ſçay combien de belles Perſonnes, dont la plûpart vous ſont inutiles, & ne laiſſent pas d'eſtre perduës pour le reſte de la terre. Vous les réduiſez à avoir pour vous une fidélité forcée, qui ne vous ſert de rien; & la fidélité, meſme celle qui pourroit eſtre volontaire, paroiſt eſtre contre l'ordre de la Nature. Elle n'a pas voulu que le procedé des Femmes fuſt

droit, par la meſme raiſon qu'elle n'a pas voulu que le cours des Rivieres le fuſt.

SOLIMAN.

Et pourquoy le cours des Rivieres n'eſt-il pas droit?

JULIETTE.

C'eſt que s'il l'eſtoit, trop peu de Païs en profiteroient. Jugez par là quelle injuſtice vous commettez dans le Serrail, par la fole vanité de n'eſtre jamais trahis, ſoit que vous aimiez, ou que vous n'ai-

miez pas. De plus, qui pourroit ſouffrir l'orgueil d'un Sultan, dont les déclarations d'amour ſont des ordres indiſpenſables, & qui ne ſoûpire que ſur le ton d'une autorité abſoluë? Non, je n'eſtois point propre pour le Serrail; il n'eſtoit point beſoin que vous me fiſſiez chercher, je n'euſſe jamais fait voſtre bonheur.

SOLIMAN.

Comment en eſtes-vous ſi ſûre?

JULIETTE.

C'eſt que je ſçay que vous n'euſſiez pas fait le mien.

SOLIMAN.

Je n'entens pas bien la conſéquence. Qu'importe que j'euſſe fait voſtre bonheur, ou non?

JULIETTE.

Quoy? vous concevez qu'on puiſſe eſtre heureux en amour, par une Perſonne que l'on ne rend pas heureuſe; qu'il y ait des plaiſirs, pour ainſi dire, ſolitaires, & qui n'ayent

pas besoin de se communiquer, & qu'on en joüisse quand on ne les donne pas? Ah! ces sentimens font horreur à des cœurs bien faits.

SOLIMAN.

Je suis Turc, & il me seroit pardonnable de n'avoir pas toute la délicatesse possible. Cependant il me semble que je n'ay pas tant de tort. Ne venez-vous pas de condamner bien fortement la vanité?

JULIETTE.

Oüy.

SOLIMAN.

Et n'eſt-ce pas un mouvement de vanité, que de vouloir faire le bonheur des autres? N'eſt-ce pas une fierté inſuportable, de ne conſentir que vous me rendiez heureux, qu'à condition que je vous rendray heureuſe auſſi? Un Sultan eſt plus modeſte, il reçoit du plaiſir de beaucoup de Femmes tres-aimables, à qui il ne ſe pique point d'en donner. Ne riez point de ce raiſonnement, il eſt plus ſolide qu'il ne vous

paroïst. Songez-y, étudiez le cœur humain, & vous trouverez que cette délicatesse que vous estimez tant, n'est qu'une espece de rétribution orgueilleuse; on ne veut rien devoir.

JULIETTE.

Hé-bien donc, je conviens que la vanité est nécessaire.

SOLIMAN.

Vous la blâmiez tant tout à l'heure?

JULIETTE.

Oüy, celle dont je parlois, mais j'approuve fort

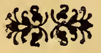
celle-cy. Avez-vous de la peine à concevoir que les bonnes qualitez de l'Homme tiennent à d'autres qui ſont mauvaiſes, & qu'il ſeroit dangereux de le guérir de ſes defauts?

SOLIMAN.

Mais on ne ſçait à quoy s'en tenir. Que faut-il penſer de la vanité?

JULIETTE.

A un certain point, c'eſt vice; un peu en deça, c'eſt vertu.



DIALOGUE II.

PARACELSE, MOLIERE.

MOLIERE.

N'y euſt-il que voſtre nom, je ſerois charmé de vous. Paracelſe! On croiroit que vous ſeriez quelque Grec, ou quelque Latin, & on ne s'aviſeroit jamais de penſer que Paracelſe eſtoit un Philoſophe Suiſſe.

PARACELSE.

J'ay rendu ce nom auſſi illuſtre, qu'il eſt beau. Mes Ouvrages ſont d'un grand ſecours à tous ceux qui veulent entrer dans les ſecrets de la Nature, & ſur tout à ceux qui s'élevent juſqu'à la connoiſſance des Génies, & des Habitans Elémentaires.

MOLIERE.

Je conçoy aiſément que ce ſont-là les vrayes Sciences. Connoiſtre les Hommes que l'on voit tous les jours, ce n'eſt rien, il n'y

a perſonne qui ne le puſt faire ; mais connoiſtre les Génies que l'on ne voit point, c'eſt toute autre choſe.

PARACELSE.

Sans-doute. J'ay enſeigné fort exactement quelle eſt leur nature, quels ſont leurs emplois, leurs inclinations, leurs diférens ordres, quel pouvoir ils ont dans l'Univers.

MOLIERE.

Que vous eſtiez heureux d'avoir toutes ces lumieres! Car à plus forte raiſon vous

ſçaviez parfaitement tout ce qui regarde l'Homme, & cependant beaucoup de Perſonnes n'ont pû ſeulement aller juſque-là.

PARACELSE.

Oh! il n'y a ſi petit Philoſophe qui n'y ſoit parvenu.

MOLIERE.

Je le croy. Vous n'aviez donc plus rien qui vous embaraſſaſt ſur la nature de l'ame humaine, ſur ſes fonctions, ſur ſon union avec le corps?

PARACELSE.

Franchement, il ne ſe peut pas qu'il ne reſte toûjours quelques difficultez ſur ces matieres; mais enfin on en ſçait autant que la Philoſophie en peut apprendre.

MOLIERE.

Et vous n'en ſçaviez pas davantage?

PARACELSE.

Non. N'eſt-ce pas bien aſſez?

MOLIERE.

Aſſez? Ce n'eſt rien du tout. Et vous ſautiez ainſi

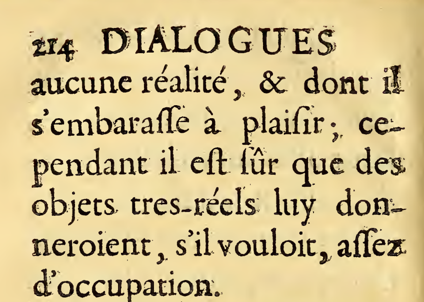
par deſſus les Hommes que vous ne connoiſſiez pas, pour aller aux Génies?

PARACELSE.

Les Génies ont quelque choſe qui pique bien plus la curioſité naturelle.

MOLIERE.

Oüy; mais il n'eſt pardonnable de ſonger à eux, qu'apres qu'on n'a plus rien à connoiſtre dans les Hommes. On diroit que l'eſprit humain a tout épuiſé, quand on voit qu'il ſe forme des objets de ſciences, qui n'ont peut-eſtre



aucune réalité, & dont il s'embaraſſe à plaiſir; cependant il eſt ſûr que des objets tres-réels luy donneroient, s'il vouloit, aſſez d'occupation.

PARACELSE.

L'eſprit néglige naturellement les Sciences trop ſimples, & court apres celles qui ſont miſtérieuſes. Il n'y a que celles-là ſur leſquelles il puiſſe exercer toute ſon activité.

MOLIERE.

Tant-pis pour l'eſprit; ce que vous dites eſt tout-à-

fait à ſa honte. La verité ſe préſente à luy ; mais parce qu'elle eſt ſimple, il ne la reconnoiſt point, & il prend des miſteres ridicules pour elle, ſeulement parce que ce ſont des miſteres. Je ſuis perſuadé que ſi la plûpart des Gens voyoient l'ordre de l'Univers tel qu'il eſt, comme ils n'y remarqueroient ny vertus des nombres, ny proprietez des Planetes, ny fatalitez attachées à de certains temps, ou à de certaines révolutions, ils

ne pourroient pas s'empeſcher de dire ſur cet ordre admirable ; *Quoy, n'eſt-ce que cela?*

PARACELSE.

Vous traitez de ridicules des miſteres où vous n'avez ſceu penétrer, & qui en effet ſont réſervez aux grands Hommes.

MOLIERE.

J'eſtime bien plus ceux qui ne comprennent point ces miſteres-là, que ceux qui les comprennent ; mais malheureuſement la Nature n'a pas fait tout le

monde capable de n'y rien entendre.

PARACELSE.

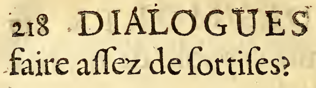
Mais vous qui décidez avec tant d'autorité, quel métier avez vous donc fait pendant voſtre vie?

MOLIERE.

Un métier bien diférent du voſtre. Vous avez étudié les vertus des Génies; & moy, j'ay étudié les ſottiſes des Hommes.

PARACELSE.

Voila une belle étude. Ne ſçait-on pas bien que les Hommes ſont ſujets à



faire aſſez de ſottiſes?

MOLIERE.

On le ſçait en gros, & confuſément ; mais il en faut venir aux détails, & alors on eſt ſurpris de l'étenduë de cette ſcience.

PARACELSE.

Et à la fin quel uſage en faiſiez-vous?

MOLIERE.

J'aſſemblois dans un certain Lieu le plus grand nombre de Gens que je pouvois ; & là, je leur faiſois voir qu'ils eſtoient tous des ſots.

PARACELSE.

Il falloit de terribles diſcours pour leur perſuader une pareille verité.

MOLIERE.

Non. Rien n'eſt plus facile. On leur prouve leurs ſottiſes, ſans employer de grand tour d'éloquence, ny des raiſonnemens bien méditez. Ce qu'ils font eſt ſi ridicule, qu'il ne faut qu'en faire autant devant eux, & auſſi-toſt vous les voyez qui crévent de rire.

PARACELSE.

Je vous entens, vous

eſtiez Comédien. Pour moy, je ne conçoy pas le plaiſir qu'on prend à la Comédie. On y va rire des mœurs qu'elle repréſente, & que ne rit-on des mœurs meſmes?

MOLIERE.

Pour rire des choſes du monde, il faut en quelque ſorte en eſtre dehors ; & la Comédie vous en tire. Elle vous donne tout en Spéctacle, comme ſi vous n'y aviez point de part.

PARACELSE.

Mais on rentre auſſi-toſt

dans ce tout, dont on s'estoit moqué, & on recommence à en faire partie?

MOLIERE.

N'en doutez pas. L'autre jour en me divertissant, je fis icy une Fable sur ce sujet. Un jeune Oison voloit, avec la mauvaise grace qu'ont tous ceux de son espece dans cette action, & pendant ce vol d'un moment, qui l'élevoit à un pié de terre, il insultoit au reste de la basse-court. *Ah! malheureux Animaux*, disoit-il, *que je voy*

au dessous de moy, & qui ne sçavez-pas fendre ainsi les airs! Mais en mesme temps l'Oison retomba.

PARACELSE.

A quoy donc servent les réfléxions que la Comédie fait faire, puis qu'elles ressemblent au vol de cet Oison, & qu'au mesme instant on retombe dans les sottises communes?

MOLIERE.

C'est beaucoup que de s'estre moqué de soy; la Nature nous y a donné

une merveilleuſe facilité, pour nous empeſcher d'eſtre la dupe de nous-meſmes. Combien de fois arrive t-il que dans le temps qu'une partie de nous fait quelque choſe avec ardeur, & avec empreſſement, une autre partie s'en moque; & s'il en eſtoit beſoin meſme, on trouveroit encore une troiſiéme partie qui ſe moqueroit des deux premieres enſemble. Ne ſemble t-il pas que l'Homme ſoit fait de pieces rapportées?

PARACELSE.

Je ne voy pas qu'il y ait matiere ſur tout cela d'exercer beaucoup ſon eſprit. Quelques légeres réfléxions, quelques plaiſanteries ſouvent mal fondées, ne méritent pas une grande eſtime; mais quels efforts de méditation ſont néceſſaires pour traiter des ſujets plus relevez?

MOLIERE.

Vous revenez à vos Génies, & moy je ne connois que mes Sots. Cependant, quoy je n'aye jamais

travaillé que sur ces sujets, si exposez aux yeux de tout le monde, je puis vous prédire que mes Comédies vivront plus que vos sublimes Ouvrages. Tout est sujet aux changemens de la mode; les productions de l'esprit ne sont pas au dessus de la destinée des Habits. J'ay veu je-ne-sçay-combien de Livres, & de genres d'écrire, enterrez avec leurs Autheurs, ainsi que chez de certains Peuples on enterre avec les Morts, les choses qui

leur ont esté les plus précieuses pendant leur vie. Je connois parfaitement quelles peuvent estre les révolutions de l'Empire des Lettres, & avec tout cela, je garantis la durée de mes Pieces. J'en sçay bien la raison. Qui veut peindre pour l'immortalité, doit peindre des Sots.

DIALOGUE III.

MARIE STUART, DAVID RICCIO.

D. RICCIO.

NOn, je ne me conſoleray jamais de ma mort.

M. STüART.

Il me ſemble cependant qu'elle fut aſſez belle pour un Muſicien. Il falut que les principaux Seigneurs de la Cour d'Ecoſſe, & le

Roy mon Mary luy-mesme, conspirassent contre toy, & l'on n'a jamais pris plus de mesures, ny fait plus de façon pour faire mourir aucun Prince.

D. RICCIO.

Une mort si magnifique n'estoit point faite pour un miserable Joüeur de Lut, que la pauvreté avoit envoyé d'Italie en Ecosse. Il eust mieux valu que vous m'eussiez laissé passer doucement mes jours dans vostre Musique, que de m'élever à un rang de Mi-

niſtre d'Etat, qui a ſans-doute abregé ma vie.

M. STüART.

Je n'euſſe jamais crû te trouver ſi peu ſenſible aux graces que je t'ay faites. Eſtoit-ce une légere diſtinction, que de te recevoir tous les jours ſeul à ma table ? Croy-moy, Riccio, une faveur de cette nature, ne faiſoit point de tort à ta réputation.

D. RICCIO.

Elle ne me fit point d'autre tort, ſinon qu'il falut mourir, pour l'avoir reçeuë

trop ſouvent. Hélas ! Je dînois teſte à teſte avec vous comme à l'ordinaire, lors que je vis entrer le Roy, accompagné de ce Gentilhomme, qui avoit eſté choiſy pour eſtre un de mes Meurtriers, parce que c'eſtoit naturellement le plus affreux Ecoſſois qui euſt jamais eſté, & qu'une longue fiévre-quarte dont il relevoit, avoit encore beaucoup aidé à le rendre plus effroyable. Je ne ſçay s'il me porta quelques coups ; mais autant qu'il

m'en ſouvient, je mourus de la ſeule frayeur qu'il me fit.

M. STÜART.

J'ay rendu tant d'honneur à ta mémoire, que je t'ay fait mettre dans le Tombeau des Roys d'Ecoſſe.

D. RICCIO.

Je ſuis dans le Tombeau des Roys d'Ecoſſe?

M. STÜART.

Il n'eſt rien de plus vray.

D. RICCIO.

J'ay ſi peu ſenty le bien que cela m'a fait, que vous

m'en apprenez maintenant la premiere nouvelle. O mon Lut, faut-il que je t'aye quitté pour m'amuser à gouverner un Royaume!

M. Stüart.

Tu te plains! Songe que ma mort a esté mille fois plus malheureuse que la tienne.

D. Riccio.

Oh! vous estiez née dans une condition sujette à de grands revers; mais moy, j'étois né pour mourir dans mon Lit. La Nature m'avoit mis dans la meilleure

ſituation du monde; point de Bien, beaucoup d'obſcurité, un peu de voix ſeulement, & de génie pour joüer du Lut.

M. Stüart.

T'on Lut te tient toûjours au cœur. Hé-bien, tu as eu un méchant moment; mais combien as-tu eu auparavant de journées agreables? Qu'euſſes-tu fait, ſi tu n'euſſes jamais eſté que Muſicien? Tu te ſerois bien ennuyé dans une fortune ſi médiocre.

D. RICCIO.

J'eusse cherché mon bonheur dans moy-mesme.

M. STÜART.

Va, tu es fou. Tu t'es gâté depuis ta mort, par des réfléxions oisives, ou par le commerce que tu as eu avec les Philosophes qui sont icy. C'est bien aux Hommes à avoir leur bonheur dans eux-mesmes.

D. RICCIO.

Il ne leur manque que d'en estre persuadez. Un

Poëte de mon Païs a décrit un Château enchanté, où des Amans & des Amantes ſe cherchent ſans ceſſe avec beaucoup d'empreſſement & d'inquiétude, ſe rencontrent à chaque moment, & ne ſe reconnoiſſent jamais. Il y a un charme de la meſme nature ſur le bonheur des Hommes; il eſt dans leurs propres penſées, mais ils n'en ſçavent rien; il ſe préſente mille fois à eux, & ils le vont chercher bien loin.

M. Stüart.

Laiſſe-là le jargon, & les chimeres des Philoſophes. Lors que rien ne contribuë à nous rendre heureux, ſommes-nous d'humeur à prendre la peine de l'eſtre par noſtre raiſon?

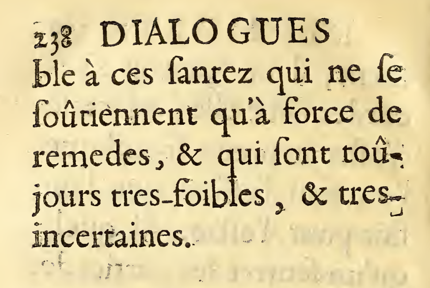
D. Riccio.

Le bonheur mériteroit pourtant bien qu'on priſt cette peine-là.

M. Stüart.

On la prendroit inutile-

ment, il ne ſçauroit s'accorder avec elle; on ceſſe d'eſtre heureux ſi-toſt que l'on ſent l'effort que l'on fait pour l'eſtre. Si quelqu'un ſentoit les parties de ſon corps travailler pour s'entretenir dans une bonne diſpoſition, croiriez-vous qu'il ſe portaſt bien? Moy, je tiendrois qu'il ſeroit malade. Le bonheur eſt comme la ſanté, il faut qu'il ſoit dans les Hommes, ſans qu'ils l'y mettent; & s'il y a un bonheur que la raiſon produiſe, il reſſem-



ble à ces ſantez qui ne ſe ſoûtiennent qu'à force de remedes, & qui ſont toûjours tres-foibles, & tres-incertaines.



DIALOGUE IV.

LE TROISIEME FAUX DEMETRIUS, DESCARTES.

DESCARTES.

JE dois connoiſtre les Païs du Nort, presque auſſi-bien que vous. J'ay paſſé une bonne partie de ma vie à philoſopher en Hollande, & enfin j'ay eſté mourir en Suéde, Philoſophe encore plus que jamais.

LE FAUX DEMETRIUS.

Je voy par le Plan que vous me faites de voſtre vie, qu'elle a eſté bien douce ; elle n'a eſté occupée que par la Philoſophie ; il s'en faut bien que je n'aye vécu ſi tranquillement.

DESCARTES.

C'a eſté voſtre faute. Dequoy vous aviſiez-vous de vouloir vous faire Grand Duc de Moſcovie, & de vous ſervir dans ce deſſein des moyens, dont vous vous ſerviſtes ? Vous entreprenez

prenez de vous faire paſſer pour le Prince Demétrius, à qui le Trône appartient, & vous avez déja devant vos yeux l'exemple de deux Faux Demétrius, qui ayant pris ce nom l'un apres l'autre, ont eſté reconnus pour ce qu'ils eſtoient, & ont péry malheureuſement. Vous deviez bien vous donner la peine d'imaginer quelque tromperie plus nouvelle; il n'y avoit pas d'apparence que celle-là, qui eſtoit déja uſée, duſt réüſſir.

LE FAUX DEMETRIUS.

Entre-nous, les Moſcovites ne ſont pas des Peuples bien raffinez. C'eſt leur folie que de prétendre reſſembler aux anciens Grecs, mais Dieu ſçache ſur quoy cela eſt fondé.

DESCARTES.

Encore ne ſont-ils pas ſi ſots, que de ſe laiſſer duper par trois faux Démétrius de ſuite. Je ſuis aſſuré que quand vous commençaſtes à vous donner la dignité de Prince, ils diſoient preſque tous, d'un

air de dédain, *Quoy, eſt-il encore queſtion de voir des Demétrius?*

LE FAUX DEMETRIUS.

Je ne laiſſay pourtant pas de me faire un party conſidérable. Le nom de Demétrius eſtoit aimé, on couroit toûjours apres ce nom. Vous ſçavez ce que c'eſt que le Peuple.

DESCARTES.

Et le mauvais ſuccés qu'avoient eu les deux autres Demétrius, ne vous faiſoit-il point de peur?

LE FAUX DEMETRIUS

Il m'encourageoit. Ne devoit-on pas croire qu'il faloit eſtre le vray Demétrius, pour oſer paroiſtre apres ce qui eſtoit arrivé aux deux autres ? C'eſtoit encore aſſez de hardieſſe, quelque vray Demétrius qu'on fuſt.

DESCARTES.

Mais quand vous euſſiez eſté le premier qui euſſiez pris ce nom, comment aviez vous le front de le prendre, ſans eſtre aſſuré de le pouvoir ſoûtenir par

des preuves tres-vray-ſemblables ?

LE FAUX DEMETRIUS.

Mais vous, qui me faites tant de queſtions, & qui eſtes ſi difficile à contenter, comment oſiez-vous vous ériger en Chef d'une Philoſophie nouvelle, où toutes les veritez, inconnuës juſqu'alors, devoient eſtre renfermées?

DESCARTES.

J'avois trouvé beaucoup de choſes aſſez apparentes, pour me pouvoir flater qu'elles eſtoient vrayes,

& assez nouvelles, pour pouvoir faire une Secte à part.

LE FAUX DEMETRIUS.

Et n'estiez-vous point effrayé par l'exemple de tant de Philosophes, qui avec des opinions aussi-bien fondées que les vôtres, n'avoient pas laissé d'estre reconnus à la fin pour de mauvais Philosophes? On vous en nommeroit un nombre prodigieux, & vous ne me sçauriez nommer que deux Faux Demétrius, qui a-

voient esté avant moy. Je n'estois que le troisiéme dans mon espece, qui eust entrepris de tromper les Moscovites; mais vous n'étiez pas le milliéme dans la vostre, qui eussiez entrepris d'en faire accroire à tous les Hommes.

DESCARTES.

Vous sçaviez bien que vous n'estiez pas le Prince Demétrius; mais moy, je n'ay publié que ce que j'ay crû vray, & je ne l'ay pas crû sans apparence. Je ne suis revenu de la Philoso-

phie, que depuis que je ſuis icy.

LE FAUX DEMETRIUS.

Il n'importe, voſtre bonne-foy n'empeſchoit pas que vous n'euſſiez beſoin de hardieſſe pour aſſurer hautement que vous aviez enfin découvert la verité. On a déja eſté trompé par tant d'autres qui l'aſſuroient auſſi, que quand il ſe préſente de nouveaux Philoſophes, je m'étonne que tout le monde ne diſe d'une voix; *Quoy, eſt il encore queſtion de Philoſophes, & de Philoſophie?*

DESCARTES.

On a quelque raiſon d'eſtre toûjours trompé par les promeſſes des Philoſophes, il ſe découvre de temps en temps quelques petites veritez peu importantes, mais qui amuſent; pour ce qui regarde le fond de la Philoſophie, j'avoüe que cela n'avance guére. Je croy auſſi que l'on trouve quelquefois la verité ſur des Articles conſidérables, mais le malheur eſt qu'on ne ſçait pas qu'on l'ait trouvée; car la Philoſophie (je

croy qu'un Mort peut dire tout ce qu'il veut) ressemble à un certain Jeu que font les Enfans, où l'un d'entr'eux qui a les yeux bandez, court apres les autres. S'il en attrape quelqu'un, il est obligé de le nommer, autrement il faut qu'il lâche sa prise, & recommence à courir. Il n'est pas que nous autres Philosophes, quoy que nous ayons les yeux bien bandez, nous n'attrapions quelquefois la verité; mais quoy? Nous ne luy pou-

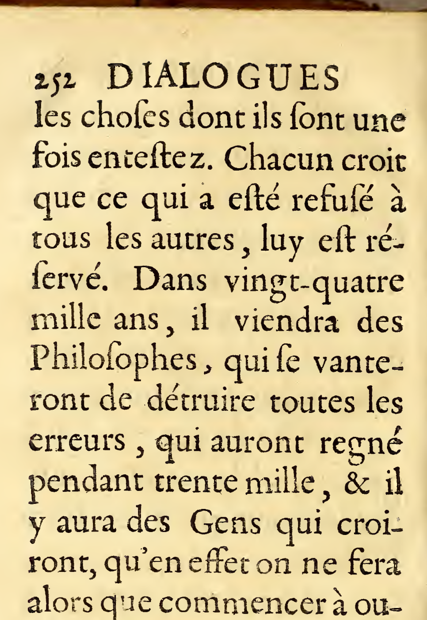
vons pas soûtenir que c'est elle que nous avons attrapée, & de ce moment-là, elle nous échape.

LE FAUX DEMETRIUS.

Il n'est que trop visible qu'elle n'est point faite pour nous. Aussi vous verrez qu'à la fin on ne songera plus à la trouver, on perdra courage, & on fera bien.

DESCARTES.

Je vous garantis que vôtre prédiction n'est pas bonne. Les Hommes ont un courage incroyable pour



les choſes dont ils ſont une fois enteſtez. Chacun croit que ce qui a eſté refuſé à tous les autres, luy eſt réſervé. Dans vingt-quatre mille ans, il viendra des Philoſophes, qui ſe vanteront de détruire toutes les erreurs, qui auront regné pendant trente mille, & il y aura des Gens qui croiront, qu'en effet on ne fera alors que commencer à ouvrir les yeux.

LE FAUX DEMETRIUS.

Quoy, c'eſtoit hazarder infiniment que de vouloir

tromper les Moſcovites pour la troiſiéme fois ; & à vouloir tromper tous les Hommes pour la trente-milliéme fois, il n'y aura rien à hazarder ? Ils ſont donc encore plus dupes que des Moſcovites?

DESCARTES.

Oüy ſur le Chapitre de la verité. Ils en ſont plus amoureux que les Moſcovites ne l'eſtoient du nom de Demétrius,

LE FAUX DEMETRIUS.

Si j'avois à recommencer, je ne voudrois point

eſtre Faux Demétrius, je me ferois Philoſophe; mais ſi on venoit à ſe dégoûter de la Philoſophie, & à deſeſperer de pouvoir découvrir la verité? Car je craindrois toujours cela.

DESCARTES.

Vous aviez bien plus de ſujet de craindre quand vous eſtiez Prince. Croyez que les Hommes ne ſe décourageront point; ce ſeroit grand' pitié qu'ils puſſent tomber dans ce deſeſpoir. Puis que les Modernes ne découvrent pas

la verité plus que les Anciens. , il eſt bien juſte qu'ils ayent au moins autant d'eſpérance de la découvrir. Cette eſpérance eſt toujours agreable, quoy que vaine. Si la verité n'eſt deuë ny aux uns, ny aux autres, du moins la meſme erreur leur eſt deuë.



DIALOGUE V.

LA DUCHESSE DE VALENTINOIS.

ANNE DE BOULEN.

A. DE BOULEN.

J'Admire voſtre bonheur. S. Valier voſtre Pere fait un crime exprés, à ce qu'il ſemble, pour faire voſtre fortune. Il eſt condamné à perdre la teſte, vous allez demander ſa grace au Roy; eſtre jolie, & demander

des graces à un jeune Prince, c'eſt s'engager à en faire, & auſſitoſt vous voila Maîtreſſe de François I.

LA DUCHESSE.

Le plus grand bonheur que j'aye eu en cela, eſt d'eſtre entrée dans la galanterie par une auſſi belle Porte, que celle de l'amour d'une Fille pour ſon Pere. Mon gouſt pouvoit aiſément eſtre caché ſous un prétexte ſi favorable.

A. DE BOULEN.

Mais voſtre gouſt ſe déclara bientoſt par les ſui-

tes, car vos galanteries durérent plus longtemps que le péril de voſtre Pere.

LA DUCHESSE.

Il n'importe. En fait d'amour, toute l'importance eſt dans les commencemens. Le monde ſçait bien, que qui fait un pas, en fera davantage; il ne s'agit que de bien faire ce premier pas. Je me flate que ma conduite n'a pas mal répondu à l'occaſion que la Fortune m'offrit; & que je ne paſſeray pas dans l'Hiſtoire, pour n'a-

voir eſté que médiocrement habile. On a admiré que le Conneſtable de Montmorency euſt eſté le Miniſtre & le Favory de trois Roys; mais j'ay eſté la Maîtreſſe de deux, & je prétens que c'eſt davantage.

A. DE BOULEN.

Je n'ay garde de diſconvenir de voſtre habileté; mais je croy que la mienne l'a ſurpaſſée. Vous vous eſtes fait aimer longtemps; mais je me ſuis fait épouſer. Un Roy vous rend des

ſoins, tant qu'il a le cœur touché; cela ne luy couſte rien. S'il vous fait Reyne, ce n'eſt qu'à l'extrémité, & quand il eſt au deſeſpoir.

LA DUCHESSE.

Mais la paſſion d'un Amant a toûjours beſoin d'eſtre entretenuë; & un Mariage qui eſt une fois fait, ne donne plus de peine. Il eſt aiſé d'irriter l'Amour, quand on ne le ſatisfait pas; & fort malaiſé de ne pas l'éteindre, quand on le ſatisfait. Enfin

vous n'aviez qu'à refuser toûjours avec la mesme severité, & il faloit que j'accordasse toûjours avec de nouveaux agrémens.

A. DE BOULEN.

Puis que vous me pressez si fort par vos raisons, il faut que j'ajoûte à ce que j'ay dit, que si je me suis fait épouser, ce n'est pas pour avoir eu beaucoup de vertu.

LA DUCHESSE.

Et moy, si je me suis fait aimer tres-constamment,

ce n'eſt pas pour avoir eu beaucoup de fidélité.

A. DE BOULEN.

Je vous diray donc encore, que je n'avois ny vertu, ny réputation de vertu.

LA DUCHESSE.

Je l'avois déja compris, car j'euſſe compté la réputation pour la vertu meſme.

A. DE BOULEN.

Il me ſemble que vous ne devez pas mettre au nombre de vos avantages, des infidélitez que vous

ſiſtes à voſtre Amant, & qui, ſelon toutes les apparences, furent ſecretes. Elles ne peuvent ſervir à relever voſtre gloire. Mais quand je commençay à eſtre aimée du Roy d'Angleterre, le Public qui eſtoit inſtruit de mes avantures, ne me garda point le ſecret, & cependant je triomphay de la Renommée.

LA DUCHESSE.

Je vous prouverois peut-eſtre, ſi je voulois, que j'ay eſté infidelle à Henry II.

avec aſſez peu de miſtere, pour m'en pouvoir faire honneur ; mais je ne veux pas m'arreſter ſur ce point-là. Le manque de fidélité ſe peut, ou cacher, ou reparer ; mais comment cacher, comment reparer le manque de jeuneſſe ? J'en ſuis pourtant venuë à bout. J'eſtois coquette, & je me faiſois adorer ; ce n'eſt rien, mais j'eſtois âgée. Vous, vous eſtiez jeune, & vous vous laiſſaſtes couper la teſte. Toute Grand'Mere que j'eſtois, je ne me la fuſſe

fusse pas laissé couper.

A. DE BOULEN.

J'avouë que c'est là la tache de ma vie, n'en parlons point. Je ne puis me rendre sur vostre âge mesme, qui est vostre fort. Il estoit assurément moins difficile à déguiser que la conduite que j'avois euë. Je devois avoir bien troublé la raison de celuy qui se résolvoit à me prendre pour sa Femme; mais il suffisoit que vous eussiez prévenu en vostre faveur, &

accoûtumé peu-à-peu aux changemens de voſtre beauté, les yeux de celuy qui vous trouvoit toûjours belle.

LA DUCHESSE.

Vous ne connoiſſez pas bien les Hommes. Quand on paroiſt aimable à leurs yeux, on paroiſt à leur eſprit tout ce qu'on veut, vertueuſe meſme, quoy qu'on ne ſoit rien moins; la difficulté n'eſt que de paroiſtre aimable à leurs yeux, auſſi long-temps qu'on voudroit.

A. DE BOULEN.

Vous m'avez convaincuë, je vous cede ; mais du moins que je ſçache de vous par quel ſecret vous reparaſtes voſtre âge. Je ſuis morte, & vous pouvez me l'apprendre, ſans craindre que j'en profite.

LA DUCHESSE.

De bonne-foy, je ne le ſçay pas moy-meſme. On fait preſque toûjours les grandes choſes, ſans ſçavoir comment on les fait, & on eſt tout ſurpris qu'on les a faites. Demandez à

César comment il ſe rendit le maiſtre du monde, peut-eſtre ne vous répondra-t-il pas aiſément.

A. DE BOULEN.

La comparaiſon eſt glorieuſe.

LA DUCHESSE.

Elle eſt juſte. Pour eſtre aimée à mon âge, j'ay eu beſoin d'une fortune pareille à celle de César. Ce qu'il y a de plus heureux, c'eſt qu'aux Gens qui ont exécuté d'auſſi grandes choſes que luy & moy, on ne manque point de leur

attribuer apres coup, des desseins & des secrets infaillibles, & de leur faire beaucoup plus d'honneur qu'ils ne méritoient.



DIALOGUE VI.

FERNAND CORTEZ, MONTEZUME.

F. CORTEZ.

AVoüez la verité. Vous estiez bien grossiers, vous autres Américains, quand vous preniez les Espagnols pour des Hommes descendus de la sphére du feu, parce qu'ils avoient du Canon, & quand leurs Navires vous paroissoient

de grands Oiſeaux qui voloient ſur la Mer.

MONTEZUME.

J'en tombe d'accord. Mais je veux vous demander ſi c'eſtoit un Peuple poly que les Athéniens?

F. CORTEZ.

Comment? Ce ſont eux qui ont enſeigné la politeſſe au reſte des Hommes.

MONTEZUME.

Et que dites-vous de la maniere dont ſe ſervit le Tyran Piſiſtrate, pour rentrer dans la Citadelle d'A-

thénes, d'où il avoit esté chassé? N'habilla-t-il pas une Femme en Minerve? (car on dit que Minerve estoit la Déesse qui protégeoit Athénes.) Ne monta t-il pas sur un Chariot avec cette Déesse de sa façon, qui traversa toute la Ville avec luy, en le tenant par la main, & en criant aux Athéniens; *Voicy Pisistrate que je vous amene, & que je vous ordonne de recevoir;* & ce Peuple si habile & si spirituel, ne se soûmit-il pas au Tyran pour plaire à

Minerve, qui s'en eſtoit expliquée de ſa propre bouche?

F. CORTEZ.

Qui vous en a tant appris ſur le chapitre des Athéniens?

MONTEZUME.

Depuis que je ſuis icy, je me ſuis mis à étudier l'Hiſtoire, par les converſations que j'ay euës avec diférens Morts. Mais enfin, vous conviendrez que les Athéniens eſtoient un peu plus dupes que nous. Nous n'avions jamais veu de

Navires, ny de Canons; mais ils avoient veu des Femmes; & quand Pisistrate entreprit de les réduire sous son obeïssance. par le moyen de sa Déesse, il leur marqua assurément moins d'estime, que vous ne nous en marquastes en nous subjuguant avec vôtre Artillerie.

F. CORTEZ.

Il n'y a point de Peuple qui ne puisse donner une fois dans un panneau grossier. On est surpris, la multitude entraîne les Gens

de bon ſens. Que vous diray-je? Il ſe joint encore à cela des circonſtances qu'on ne peut pas deviner, & qu'on ne remarqueroit peut-eſtre pas, quand on les verroit.

MONTEZUME.

Mais a-ce eſté par ſurpriſe que les Grecs ont crû dans tous les temps que la ſcience de l'avenir eſtoit contenuë dans un trou ſoûterrain, d'où elle ſortoit en exhalaiſons? Et par quel artifice leur avoit-on perſuadé que quand la

Lune eſtoit éclipſée, ils pouvoient la faire revenir de ſon évanoüiſſement, par un bruit effroyable; & pourquoy n'y avoit-il qu'un petit nombre de Gens qui oſaſſent ſe dire à l'oreille, qu'elle eſtoit obſcurcie par l'ombre de la terre? Je ne dis rien des Romains, & de ces Dieux qu'ils prioient à manger dans leurs jours de réjoüiſſances, & de ces Poulets ſacrez, dont l'appétit décidoit de tout dans la Capitale du Monde. Enfin re-

prochez-moy une ſottiſe de nos Peuples d'Amérique, je vais vous en fournir une plus grande qui ſera de vos Contrées, & meſme je m'engage à ne vous mettre en ligne de compte que des ſottiſes Gréques, ou Romaines.

F. CORTEZ.

Avec ces ſottiſes-là cependant, les Grecs & les Romains ont inventé tous les Arts & toutes les Sciences, dont vous n'aviez pas la moindre idée.

MONTEZUME.

Nous estions bien heureux d'ignorer qu'il y eust des Sciences au monde; nous n'eussions peut-estre pas eu assez de raison pour nous empescher d'estre sçavans. On n'est pas toûjours capable de suivre l'exemple de ces Grecs, qui apporterent tant de soins à se préserver de la contagion des Sciences de leurs Voisins. Pour les Arts, l'Amérique avoit trouvé des moyens de s'en passer plus admirables peut-estre

que les Arts mesme de l'Europe. Il est aisé de faire des Histoires, quand on sçait écrire; mais nous ne sçavions point écrire, & nous faisions des Histoires. On peut faire des Ponts, quand on sçait bâtir dans l'eau; mais la difficulté est de n'y sçavoir point bâtir, & de faire des Ponts. Vous devez vous souvenir que les Espagnols ont trouvé dans nos terres des Enigmes où ils n'ont rien entendu; je veux dire, par exemple, des Pierres pro-

digieuſes, qu'ils ne concevoient pas qu'on euſt pû élever ſans machines, auſſi haut qu'elles eſtoient élevées. Que dites-vous à tout cela? Il me ſemble que juſqu'à-préſent vous ne m'avez pas trop bien prouvé les avantages de l'Europe ſur l'Amérique.

F. CORTEZ.

Ils ſont aſſez prouvez par tout ce qui peut diſtinguer les Peuples polis d'avec les Peuples barbares. La civilité regne parmy nous, la force & la violence n'y

ont point de lieu ; toutes les puiſſances y ſont moderées par la juſtice, toutes les guerres y ſont fondées ſur des cauſes légitimes ; & meſme voyez à quel point nous ſommes ſcrupuleux, nous n'allâmes porter la guerre dans voſtre Païs, qu'apres que nous eûmes examiné fort rigoureuſement s'il nous appartenoit, & décidé cette queſtion pour nous.

MONTEZUME.

Sans-doute, c'eſtoit traiter des Barbares avec plus

d'égard qu'ils ne méritoient; mais je croy que vous estes civils & justes les uns avec les autres, comme vous estiez scrupuleux avec nous. Qui osteroit à l'Europe ses formalitez, la rendroit bien semblable à l'Amérique. La civilité mesure tous vos pas, dicte toutes vos paroles, embarasse tous vos discours, & gêne toutes vos actions; mais elle ne touche point à vos sentimens; & toute la justice qui devroit se trouver dans

vos desseins, ne se trouve que dans vos prétextes.

F. CORTEZ.

Je ne vous garantis point les cœurs. On ne voit les Hommes que par dehors. Un Héritier qui perd un Parent, & gagne beaucoup de bien, prend un Habit noir: Est-il bien affligé? Non, apparemment. Cependant s'il ne le prenoit pas, il blesseroit la raison.

MONTEZUME.

J'entens ce que vous voulez dire. Ce n'est pas la raison qui gouverne parmy

vous, mais du moins elle fait ſa proteſtation que les choſes devroient aller autrement qu'elles ne vont; que les Héritiers, par exemple, devroient regretter leurs Parens; ils reçoivent cette proteſtation, & pour luy en donner Acte, ils prennent un Habit noir. Vos formalitez ne ſervent qu'à marquer un droit qu'elle a, & que vous ne luy laiſſez pas exercer; & vous ne faites pas, mais vous repréſentez ce que vous devriez faire.

F. CORTEZ.

N'eſt-ce pas beaucoup? La raiſon a ſi peu de pouvoir chez vous, qu'elle ne peut ſeulement rien mettre dans vos actions, qui vous avertiſſe de ce qui y devroit eſtre.

MONTEZUME.

Mais vous vous ſouvenez d'elle auſſi inutilement, que de certains Grecs, dont on m'a parlé icy, ſe ſouvenoient de leur origine. Ils s'eſtoient établis dans la Toſcane, Païs barbare ſelon eux, & peu-à-

peu ils en avoient ſi bien pris les coûtumes, qu'ils avoient oublié les leurs. Ils ſentoient pourtant je-ne-ſçay quel déplaiſir d'eſtre devenus Barbares ; & tous les ans, à certain jour, ils s'aſſembloient. Ils liſoient en Grec leurs anciennes Loix, qu'ils ne ſuivoient plus, & qu'à peine entendoient-ils encore ; ils pleuroient, & puis ſe ſéparoient. Au ſortir de là, ils reprenoient gayement la maniere de vivre du Païs. Il eſtoit queſtion chez eux

des Loix Gréques, comme chez vous de la raiſon. Ils ſçavoient que ces Loix eſtoiént au monde, ils en faiſoient mention, mais légerement, & ſans fruit. Encore les regrettoient-ils en quelque ſorte; mais pour la raiſon que vous avez abandonnée, vous ne la regrettez point du tout. Vous avez pris l'habitude de la connoiſtre, & de la mépriſer.

F. CORTEZ.

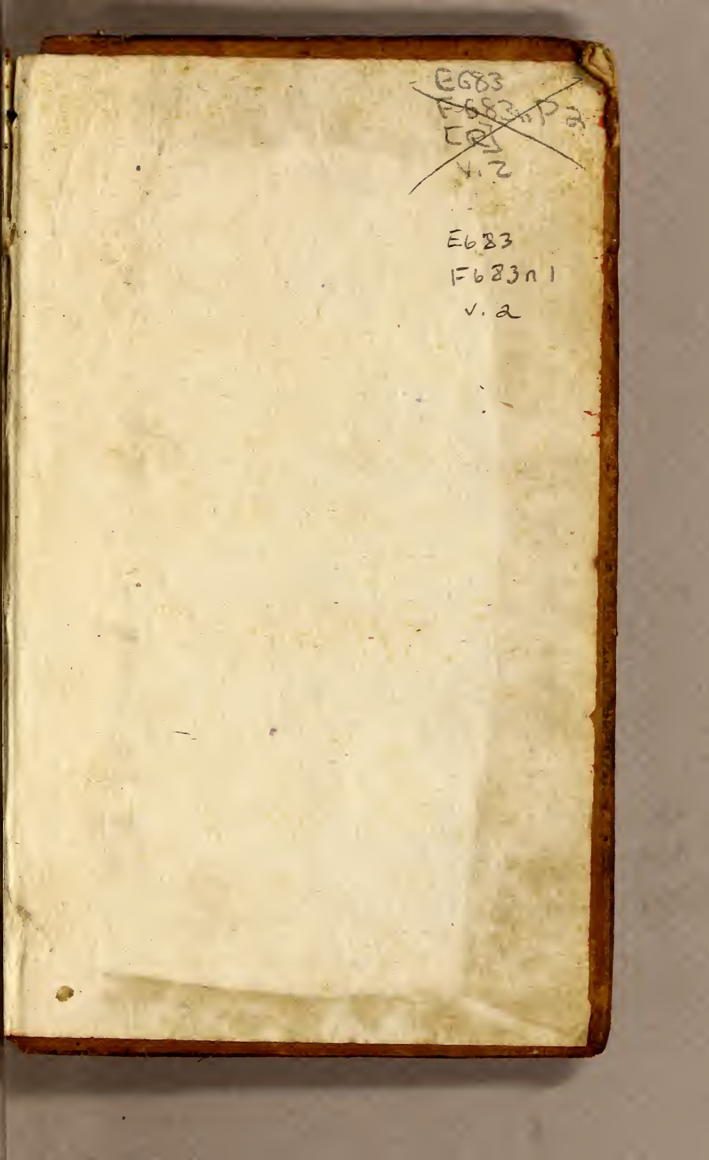
Du moins, c'eſt eſtre plus

en état de la ſuivre, que de la connoiſtre mieux.

MONTZUME.

Et nous ne vous cédons que par cet endroit ? Ah ! que n'avions-nous des Vaiſſeaux pour aller découvrir vos Terres, & que ne nous aviſions-nous de décider qu'elles nous apartenoient ! Nous euſſions eu autant de droit de les conquérir, que vous en euſtes de conquérir les noſtres.

FIN.


E683
F683n1
v.2

